

PRÉSENTATION DU NUMÉRO

COMMUNICATION NON VERBALE : DE L'ÉMOJI À LA GESTUELLE

La communication non verbale réfère typiquement à la communication effectuée autrement que par les mots. Toutefois, bien qu'elle soit traditionnellement associée aux messages transmis par les expressions faciales et les gestes, la communication non verbale inclut également les caractéristiques de l'environnement dans lequel une personne se trouve, les vêtements qu'elle porte, ses caractéristiques physiques (p. ex., sa grandeur, son poids, la couleur de sa peau), mais aussi ses caractéristiques vocales (p. ex., le ton de sa voix), ainsi que d'autres composantes paraverbales (p.ex., les silences, les pleurs, les rires). D'innombrables éléments associés à l'art visuel (p. ex., la danse, la peinture, la sculpture) ainsi qu'aux nouvelles technologies de l'information et de la communication (p. ex., émoji, GIFs, memes) peuvent, eux aussi, être associés à la communication non verbale (Burgoon, Guerrero et Floyd, 2010; Knapp et Hall, 2013; Manusov et Patterson, 2006). Depuis les années 1960, des milliers d'articles scientifiques, révisés par les pairs, ont été publiés sur le sujet par une importante communauté internationale de recherche provenant de différents champs d'étude (Plusquellec et Denault, 2018).

Alors que des hypothèses répandues sont questionnées, par exemple que les émotions d'un individu peuvent facilement être inférées des expressions de son

visage, (p. ex., Barrett, Adolphs, Martinez, Marsella et Pollak, 2019), que certaines limites de travaux antérieurs sont mises en lumière (p. ex., Denault et Dunbar, 2019), que des nouvelles questions éthiques se posent avec la popularité de l'intelligence artificielle, et que de nouvelles réalités sociales émergent, par exemple avec la pandémie de la Covid-19, la recherche sur la communication non verbale représente un important vecteur de développement de connaissances afin de comprendre le passé, vivre le présent et anticiper l'avenir.

En effet, tant du milieu de la santé (Lorié, Reiner, Phillips, Zhang et Riess, 2017), de la justice et de la sécurité (Denault et al., 2020), à celui de l'éducation (Wubbels et Brekelmans, 2005), de la politique (Dumitrescu, 2016) et du sport (Dafferner, Campagna et Rodgers, 2019), en passant par les arts visuels (Takahashi, Matsushima et Kato, 2019) et les relations personnelles (Crivelli et Fridlund, 2018), amoureuses (Rychlowska et al., 2017) et professionnelles (Bonaccio, O'Reilly, O'Sullivan et Chiochio, 2016), la communication non verbale influence le quotidien de tout un chacun. Les conséquences de cette influence peuvent parfois être importantes. Pensons entre autres aux caractéristiques faciales des individus qui, lors d'un procès, peuvent contribuer à la décision d'un jury de les condamner à la prison à vie ou à la peine de mort (Wilson et Rule, 2015, 2016). Malheureusement, bien que des chercheurs et chercheuses de plusieurs universités francophones s'intéressent à la communication non verbale (p. ex., Bencherki et al., 2019; Bernardi, Bellemare-Pepin, Peretz, 2017; Blais et al., 2019; Delmas et al., 2019;

Dollion et al., 2019; Evangelista et al., 2019; Plusquellec et Denault, 2018), la plupart des articles révisés par les pairs sur le sujet sont publiés dans la langue de Shakespeare.

Intitulé « Communication non verbale : de l'émoji à la gestuelle », le présent numéro de *COMMposite* a pour objectif de faire connaître les contributions de jeunes chercheuses et chercheurs en communication à la littérature scientifique francophone sur la communication non verbale, dans son sens le plus large, le tout au moyen de méthodologies variées.

Dans le premier article intitulé « « Une approche interculturelle des émojis : France, Italie, Arabie saoudite », Éric Navé, Claudia Farini et Stella Achieng présentent une étude ancrée dans le champ de la sociolinguistique, où est comparée l'utilisation des émojis dans trois pays, soit la France, l'Italie, et l'Arabie saoudite. Leur article permet de réfléchir, entre autres, aux fonctions des émojis, à la question de leur éventuelle « universalité » et aux malentendus que leur utilisation peut engendrer. Dans le deuxième article intitulé « Présentation visuelle des résultats de recherche en sciences sociales : un enjeu de communication non verbale », Maxime Harvey réfléchit aux enjeux de la présentation visuelle des résultats de recherche et la problématise comme une forme particulière de communication non verbale des sciences sociales. Dans le troisième article intitulé « La communication non verbale dans le milieu de la sante : la relation, équipe mobile de soins palliatifs/malade, une médiation en crise ? », Cécile Rivière s'intéresse à l'émergence de nœuds

informationnels rencontrés lorsque la communication d'urgence n'arrive pas à prendre forme entre les partenaires de la prise en charge et les patients-usagers peu, ou non communicant. Ses résultats sont issus du suivi de 15 parcours patients-usagers, du début de leur prise en charge par l'équipe mobile de soins palliatifs jusqu'à six mois après leur décès.

Le présent numéro de *COMMposite* se termine par une conversation menée par Vincent Denault de l'Université McGill à Montréal avec Hugues Delmas de l'École pratique des hautes études de Paris et Mircea Zloteanu de l'Université de Kingston à Londres, trois jeunes chercheurs œuvrant sur la communication non verbale et la détection du mensonge. La conversation porte sur des limites de la recherche sur ces sujets, ainsi que sur les difficultés liées au dialogue entre chercheurs et praticiens qui, dans plusieurs domaines, peuvent bénéficier des résultats de recherches académiques. Les trois jeunes chercheurs partagent leurs réflexions informées par leurs expériences respectives dans le milieu académique. Malgré la distance qui les éloigne, le premier du Québec, le deuxième de la France, et le troisième de l'Angleterre, la conversation permet de constater la similarité des défis de la recherche scientifique sur la communication non verbale et la détection du mensonge auxquels d'autres jeunes chercheuses et chercheurs intéressés par ces sujets pourraient, eux aussi, être confrontés.

Références

- Barrett, L. F., Adolphs, R., Martinez, A., Marsella, S. et Pollak, S. (2019). Emotional expressions reconsidered: Challenges to inferring emotion in human facial movements. *Psychological Science in the Public Interest*, 20, 1-68.
- Bencherki, N., Bourgoin, A., Chen, H.-R., Cooren, F., Denault, V. et Plusquellec, P. (2019). Bodies, faces, physical space, and the materializations of authority. Dans N. Bencherki, F. Matte et F. Cooren (dir.), *Authority and power in social interaction: Methods and analysis* (p. 77-98). Abingdon, Royaume-Uni: Routledge
- Bernardi, N. F., Bellemare-Pepin, A., Peretz, I., (2017). Enhancement of pleasure during spontaneous dance. *Frontiers in Human Neuroscience*, 11, 572.
- Blais, C., Fiset, D., Furumoto-Deshaies, H., Kunz, M., Seuss, D. et Cormier, S. (2019). Facial features underlying the decoding of pain expressions. *Journal of Pain*, 20(6), 728-738.
- Bonaccio, S., O'Reilly, J., O'Sullivan, S. L. et Chiochio, F. (2016). Nonverbal behavior and communication in the workplace: A review and an agenda for research. *Journal of Management*, 42, 1044-1074.
- Burgoon, J. K., Guerrero, L. K. et Floyd, K. (2010). *Nonverbal communication*. Boston : Pearson.
- Crivelli, C. et Fridlund, A. J. (2018). Facial displays are tools for social influence. *Trends in Cognitive Sciences*, 22, 388-399.
- Dafferner, M., Campagna, J. et Rodgers, R. F. (2019). Making gains: Hypermuscularity and objectification of male and female Olympic athletes in Sports Illustrated across 60 years. *Body Image*, 29, 156-160.
- Delmas, H., Elissalde, B., Rochat, N., Demarchi, S., Tijus, C. et Urdapilleta, I. (2019). Policemen's and civilians' beliefs about facial cues of deception. *Journal of Nonverbal Behavior*, 43(1), 59-90
- Denault, V., et Dunbar, N. (2019). Credibility assessment and deception detection in courtrooms: Hazards and challenges for scholars and legal practitioners. Dans T. Docan-Morgan (dir.), *The Palgrave handbook of deceptive communication* (p. 915-936). Basingstoke : Palgrave Macmillan
- Denault, V., Plusquellec, P., Jupe, L. M., St-Yves, M., Dunbar, N. E., Hartwig, M., ... van Koppen, P. J. (2020). L'analyse de la communication non verbale: Les dangers de la pseudoscience en contextes de sécurité et de

- justice. *Revue internationale de criminologie et de police technique et scientifique*, 73, 15-44.
- Dollion, N., Paulus, A., Champagne, N., St-Pierre, N., St -Pierre, E., Trudel, M. et Plusquellec, P. (2019). Fear/Reactivity in working dogs: An analysis of 37 years of behavioural data from the Mira Foundation's future service dogs. *Applied Animal Behaviour Science*. Publication anticipée en ligne : <https://doi.org/10.1016/j.applanim.2019.104864>
- Dumitrescu, D. (2016). Nonverbal communication in politics: A review of research developments, 2005-2015. *American Behavioral Scientist*, 60(14), 1656-1675.
- Evangelista, M. C., Watanabe, R., Leung, V. S. Y., Monteiro, B. P., O'Toole, E., Pang, D. S. J. et Steagall, P. V. (2019). Facial expressions of pain in cats: the development and validation of a Feline Grimace Scale. *Scientific Reports*, 9, 19128
- Knapp, M. L. et Hall, J. A. (2013). *Nonverbal communication in human interaction*. Boston : Wadsworth.
- Lorié, Á., Reinero, D. A., Phillips, M., Zhang, L. et Riess, H. (2017). Culture and nonverbal expressions of empathy in clinical settings: A systematic review. *Patient Education and Counseling*, 100(3), 411-424.
- Manusov, V. et Patterson, M. L. (2006). *The SAGE handbook of nonverbal communication*. Thousand Oaks : Sage.
- Plusquellec, P. et Denault, V. (2018). The 1000 most cited papers on visible nonverbal behavior: A bibliometric analysis. *Journal of Nonverbal Behavior*, 42(3), 347-377.
- Rychlowska, M., Jack, R. E., Garrod, O. G. B., Schyns, P. G., Martin, J. D. et Niedenthal, P. M. (2017). Functional smiles: Tools for love, sympathy, and war. *Psychological Science*, 28, 1259-1270.
- Takahashi, H., Matsushima, K., & Kato, T. (2019). The effectiveness of dance / movement therapy interventions for autism spectrum disorder: A systematic. *American Journal of Dance Therapy*, 41(1), 55-74.
- Wilson, J. P., & Rule, N. O. (2015). Facial trustworthiness predicts extreme criminal-sentencing outcomes. *Psychological Science*, 26, 1325-1331.
- Wilson, J. P., & Rule, N. O. (2016). Hypothetical sentencing decisions are associated with actual capital punishment outcomes: The role of facial trustworthiness. *Social Psychological & Personality Science*, 7, 331-338.

Wubbels, T. et Brekelmans, M. (2005). Two decades of research on teacher–student relationships in class. *International Journal of Educational Research*, 43, 6-24.

UNE APPROCHE INTERCULTURELLE DES ÉMOJIS : FRANCE, ITALIE, ARABIE SAOUDITE



Éric Navé, Claudia Farini et Stella Achieng

Résumé : *Les émojis, ces petits pictogrammes numériques qui relèvent du non-verbal, ont pris leur essor avec le développement des réseaux sociaux. Leur utilisation, qui s'inscrit dans un contexte de mondialisation des cultures et d'individualisation des références, est liée à des dynamiques internationales, locales et à des choix individuels. La présente contribution s'intéresse aux émojis en tant que phénomène situé. Ancrée dans le champ de la sociolinguistique, elle s'appuie sur les apports de l'approche interculturelle. Son originalité réside dans la comparaison de l'utilisation des émojis dans trois pays : la France, l'Italie et l'Arabie saoudite. L'étude est synchronique et s'appuie principalement sur un questionnaire proposé dans trois langues. Plus de cent questionnaires au total ont été soumis sur les trois pays. Les résultats obtenus permettent de réfléchir entre autres aux fonctions des émojis, à la question de leur éventuelle « universalité » et aux malentendus que leur utilisation peut engendrer.*

Mots clés : émojis ; interculturel ; sociolinguistique ; non-verbal ; France ; Italie ; Arabie saoudite.

Abstract: *Emojis—these small non-verbal digital pictograms—have thrived with the development of social networks. Their use, which falls within the context of globalization of cultures and the individualization of references, is linked to international and local dynamics as well as individual choices. The present contribution focuses on emojis as a situated phenomenon. Anchored in the field of sociolinguistics, it draws on contributions from the intercultural approach. Its*

originality lies in the comparisons made on the use of emojis in three countries: France, Italy, and Saudi Arabia. The study is synchronic and is based mainly on a questionnaire proposed in three languages. More than one hundred questionnaires were submitted to the three countries. The results obtained enable us to reflect, among other things, on the functions of emojis, on the question of their possible "universality" and on the misunderstandings that their use could generate.

Keywords: emojis; intercultural; sociolinguistics; non-verbal communication; France; Italy; Saudi Arabia.

Introduction

Avant d'entrer dans le vif du sujet, il nous apparait important d'éclaircir le terrain sur lequel nous nous aventurons, d'abord au niveau terminologique, puis en précisant le cadre théorique à partir duquel nous entreprenons cette étude. Nous avons opté pour l'utilisation du substantif « emoji » plutôt que celui d'« émoticône », les deux étant pourtant employés pour désigner les petits pictogrammes utilisés en contexte interactionnel numérique. Selon une telle distinction, l'émoticône représenterait « seulement » des émotions¹ qui se « lisent » sur des visages humains ou humanisés², par rapport à l'emoji qui inclut d'autres types de pictogrammes comme des cœurs, des fleurs, des étoiles ou des arbres, de même que des signes de la main ou du corps (au sujet de la distinction emoji/émoticône, voir Halté, 2016 ; 2019a ; 2020). Alors que l'apparition des émoticônes en contexte américain remonterait aux années 70 (Halté, 2016), les émojis ont été « créés » en 1999 par Shigetaka Kurita, un concepteur d'interface numérique japonais (Beattie, 2017). L'étymologie japonaise du mot « *emoji* », composée de *e* (image) et de *moji* (lettre), rappelle son caractère non seulement iconique, mais également « écrit ».

Quelles sont les fonctions des émojis ? Ils peuvent être iconiques (par ex., un dessin de maison ressemble à une véritable maison), symboliques (par ex., le

¹ Le terme émoticône associe les mots émotion et icône. Pour Dresner et Herring (2010), les émoticônes sont le plus souvent caractérisés comme des indicateurs emblématiques de l'émotion, véhiculés par un canal de communication parallèle au canal linguistique.

² Évoquons ici l'exemple du chat avec des yeux en cœur 🐱, similaire en tout point au visage humain avec des yeux en cœur, ou d'autres animaux comme le singe 🐒.

cœur représente l'amour, une tête de mort peut représenter la haine ou la guerre) et/ou indiciels/indexicaux (notamment d'émotions, comme dans le cas des émoticônes – Halté, 2016). Finalement, ajoutons avec Halté (2019b) et Marcoccia (2016 ; voir aussi Floc'h, 2020) que les émojis sont souvent au texte écrit ce que les gestes sont au discours verbal. Tout comme les gestes, les émojis relèvent du non-verbal. Par conséquent, pour comprendre leurs fonctions, certains travaux sur les façons dont la communication non verbale (Ruesch et Kees, 1956) affecte le discours verbal méritent également notre attention.

Ekman et Friesen (1969) puis Cosnier (1982) identifient notamment la fonction « paraverbale » des signes non verbaux pour souligner les mots³, la fonction « expressive » pour renforcer le message verbal, la fonction de « substitution » aux mots et la fonction de « régulation » de la parole en interaction : selon Ekman et Friesen (1969), les signes non verbaux peuvent ainsi être utilisés pour synchroniser les actions communicatives⁴. Finalement, les signes non verbaux peuvent contredire ce qui est communiqué avec les mots. Pour penser les fonctions des émojis de notre corpus, nous nous inspirerons partiellement de ces idées.

Au commencement de cette étude, nous nous sommes également interrogés sur l'« universalité » des émojis, en tant que système de signes utilisé au niveau

³ Comme le volume ou le débit.

⁴ Mouvements (hochements de tête, etc.) utilisés en synergie avec les signes verbaux. Voir aussi les liens avec la fonction phatique de Jakobson (1963)).

mondial dans la plupart des réseaux sociaux (Facebook, Twitter, WhatsApp, Instagram, etc.).⁵ Les émojis sont-ils compris de la même façon par chacune et chacun ? Dans chacun des trois pays (la France, l'Italie et l'Arabie saoudite) où nous disposons d'une bonne expérience de terrain⁶, nous avons observé leur utilisation chez les jeunes, mais également chez beaucoup d'adultes. Toutefois, s'il est vrai qu'un signe iconique de type « smiley » (😊) est beaucoup plus facilement interprétable par des gens du monde entier qu'une langue étrangère, cette interprétation serait sujette à des filtres liés à un « apprentissage culturel » (Halté, 2019a). S'appuyant entre autres sur une recherche de psychologie sociale (Yuki, Maddux, et Masuda, 2007), Halté (2019a) donne l'exemple des émoticônes « orientales » formées à partir de l'alphabet ASCII, où les yeux des icônes varient pour traduire différentes émotions (ex. : ^_^), tandis que ce sont les bouches qui varient pour atteindre des objectifs semblables dans les pays « occidentaux », à l'aide du même alphabet (ex. :-). Ainsi,

[...] au sein même d'un signe iconique, certains traits sont plus pertinents que d'autres pour en constituer la signification. Un signe iconique ne ressemble en effet pas à un objet brut, « tel qu'il est », mais plutôt à un modèle d'objet stéréotypique et culturel, pris dans des conventions perceptives (Halté, 2019a, p. 3).

Notons toutefois que l'exemple ci-dessus ne concerne que l'alphabet ASCII et ne répond pas à la question de l'évidente ressemblance, par exemple, entre les

⁵ Pour une réflexion anglophone sur ce sujet, voir Danesi (2016).

⁶ Nous y travaillons comme enseignants.

émojis « orientaux » actuels de WeChat et les émojis « occidentaux » de WhatsApp. Les émojis de type « émoticônes » présentent dans les deux cas des yeux et des bouches parmi d'autres traits, et nous ne voyons pas d'importantes différences entre les représentations qui sont faites de ces parties du corps. Que l'attention d'une personne issue d'un pays particulier puisse être portée davantage sur un trait du visage – et donc de l'émoticône qui représente ce visage – par rapport à d'autres n'implique pas nécessairement que ces personnes ne soient pas capables d'interpréter les mouvements (ce que Halté (2019a) appelle « iconèmes ») du reste du visage représenté.

À cet égard, pour tenter d'emprunter une voie médiane qui, d'une part, reconnaît l'existence de « cultures » dans un sens très vaste, mais qui, d'autre part, prend en compte le phénomène de la mondialisation au sérieux, il nous a semblé approprié de réfléchir aux émojis sous le prisme de l'approche interculturelle. Cette approche s'intéresse aux métissages entre personnes et peuples, aux processus et aux évolutions. Dans le contexte du monde actuel, globalisé et instable, une telle approche semble plus adéquate que celle de l'étude de cultures, parfois de nations, considérées comme des blocs plus ou moins fixes et stables, ce que soulignent nombre de chercheuses et chercheurs (par ex., Abdallah-Preteille, 1999 ; Dervin, 2012 ; Fracchiolla et Dervin, 2012) qui critiquent un « culturalisme » dogmatique, « intégrisme culturel » qui insiste trop sur la théorie au détriment de « l'expérience humaine dans ses singularités et aussi dans sa totale universalité » (Abdallah-Preteille, 2008, p. 3).

Aujourd'hui, en effet, « la mondialisation des cultures » est contrebalancée par une « individualisation des références » (Abdallah-Preteille, 2008, p. 2). L'interculturel doit être compris dans ce cadre comme un concept qui ne se limite pas à la rencontre de cultures « nationales » (Dervin, 2014) mais qui inclut plus généralement la réunion de personnes différentes les unes des autres, qui ont chacune un vécu particulier, des trajectoires uniques, souvent au croisement de plusieurs cultures (Abdallah-Preteille, 1999). Une telle approche apparaît exigeante parce qu'elle envisage les phénomènes étudiés de manière complexe, et dans toute leur ampleur, de l'échelle micro au domaine macro. A partir de ce fil rouge, nous nous sommes ainsi interrogés sur les fonctions des émojis, à la question de leur éventuelle « universalité » et aux malentendus que leur utilisation peut engendrer.

Méthodologie, corpus et positionnement

Notre étude à tendance empirico-inductive (Blanchet, 2011) et interprétative (Astolfi, 1993) s'appuie principalement sur un questionnaire conçu à la suite d'une réflexion commune sur les émojis, qui nous intéressent chacun et chacune personnellement. Certaines questions étaient fermées (par ex., âge, sexe, nationalité, et langues parlées), d'autres beaucoup plus ouvertes (par ex., « Pouvez-vous donner des exemples de malentendus [liés aux émojis utilisés] ? »). Ce questionnaire nous a ainsi permis de recueillir des données qualitatives et d'autres quantitatives (Dietrich, Loison et Roupnel, 2010). Nous avons pu notamment appréhender les représentations des participantes et participants vis-à-vis des émojis, de même que leur compréhension des

pictogrammes qu'elles et ils reçoivent et les éventuels malentendus dont elles et ils ont pu faire l'expérience. Finalement, les participantes et participants ont été invités à préciser quels sont les émojis qu'elles et ils utilisent le plus (un ou plusieurs émojis pouvaient être indiqués) et à partager des exemples de phrases où ces émojis sont utilisés.

Pour des raisons pratiques, la présente étude est restreinte à trois pays : la France, l'Italie et l'Arabie saoudite. En effet, les parcours des trois auteurs ont permis de créer des liens forts avec chacun de ces pays, ce qui a facilité l'accès aux terrains d'enquête. Par contre, par là même, nos résultats appellent à être vérifiés dans d'autres pays.

Les questionnaires ont été rédigés en trois langues : en français, en italien et en anglais. Ils ont été envoyés au début du mois de novembre et clôturés aux alentours du 20 novembre 2020. Notons que certaines des réponses, en particulier celles relatives aux exemples d'utilisation d'émojis, ont pu être données dans d'autres langues, notamment en arabe. Les réponses en langues étrangères ont été systématiquement traduites pour la présentation des résultats. Les métadonnées sociodémographiques sont présentées dans le Tableau 1 ci-après :

Tableau 1 : Métadonnées sociodémographiques			
Métadonnées/Pays	Arabie saoudite	France	Italie
Nombre de réponses	45	29	53
Répartition en fonction de l'âge	- 80% : 12-25 ans - Les 20% restant ont entre 26 et 49 ans.	- 79% : 12-25 ans - Reste : > 26 ans	- 38% : 12-25 ans - 43% : 26-49 - 19% : > 50
Répartition en fonction du sexe	- 76% : femmes - 24% : hommes	- 62% : femmes - 38% : hommes	- 74% : femmes - 24% : hommes
Répartition en fonction des nationalités	- 31% : saoudienne - 38% : autres arabes (yémenite, palestinienne, syrienne, égyptienne, soudanaise, libanaise) - 16% : pakistanaise et indienne - 11% : corne de l'Afrique	- 86% : française - Autres : belge, malgache, anglaise, chinoise	- 94% : italienne - Autres : slovaque, ukrainienne, marocaine

Tel qu'il apparaît dans le Tableau 1, dans le cas des trois pays, les femmes participantes sont surreprésentées par rapport aux hommes participants ($> 2/3$). La tranche d'âge 18-25 ans est la plus représentée en Arabie saoudite et en France ; pour ce qui est de l'Italie, l'âge moyen avoisine les 35 ans. Le Tableau 2, quant à lui, rend compte de la répartition des émojis de notre corpus par pays.

Tableau 2 : Répartition des émojis par pays

Pays/réponses	Arabie saoudite	France	Italie
Nombre de réponses	45	29	53
Nombre total d'émojis donnés en exemple	216	72	65
Nombre d'émojis différents	201	41	39

Pour l'analyse, les données brutes ont été croisées à différents niveaux. De plus, au vu du grand nombre de possibilités que nous offrait un corpus relativement complexe et varié, nous avons été contraints de sélectionner les informations qui nous semblaient les plus pertinentes pour la rédaction du présent article⁷. Ainsi, nous avons comparé les réponses données par les participantes et participants au sujet de leurs représentations des émojis, des malentendus qu'elles et ils ont pu rencontrer, des émojis qu'elles et ils utilisent le plus et des exemples donnés, tout en tenant compte de leurs différentes cultures, sous-cultures et identités. Les exemples d'émojis ont été classés par thème pour chacun des pays. Cette classification inductive se voulait plus détaillée que le cas classique, trouvé dans plusieurs études, d'une présentation selon la dichotomie émojis positifs/négatifs. En réalité, force est de constater que les émojis ambigus sont nombreux – car remplis de sous-entendus, d'ironie, etc. –

⁷ Les langues parlées, les réseaux utilisés, etc., ont ainsi été mis de côté.

et nous avons d'ailleurs créé une catégorie pour ces derniers (« Émojis ambigus », comme 🥲, 😏, 😬, 😐, 😇 ; nous y reviendrons plus tard). Les autres catégories proposées sont les suivantes : « Rire » (😂, 🤔, 🤣, 😄...), « Amour et amitié » (❤️, 😘, 😍, 😊...), « Bonheur et humour » (😜, 😊, 🤪...), Émojis négatifs (😞, 😓, 😔, 😭, 🦴, 🤬...)⁸, « Partie supérieure du corps » (👂, 🙄, 🙋...), « Parties du corps autres que le visage » (🙏, 🤞, 🤟...)⁹, et les « Autres symboles » (🔥, 🍵, 🕊️...)¹⁰.

Fonction des émojis de notre corpus

Tel que mentionné précédemment, des sémioticiens et des linguistes ont identifiés différentes fonctions des émojis. À la lumière de celles-ci et des apports soulignés au sujet de la communication non verbale, considérons à présent les données de notre corpus selon les trois contextes appréhendés.

⁸ Nous aurions également pu distinguer la tristesse de la colère ou de l'anxiété, etc.

⁹ La plupart de ces émojis représentent des signes de la main.

¹⁰ ...qui n'incluaient pas les cœurs, que nous avons choisi de placer dans la catégorie « amour et amitié ».

Des émojis pour donner une tonalité affective au message

À la question sur le rôle des émojis que nous avons posée dans le questionnaire¹¹, de nombreux participantes et participants des trois pays répondent qu’elles et ils considèrent les émojis comme un moyen pour exprimer une émotion. Pour dire les choses différemment, certains émojis permettent de fournir un contexte émotionnel au message énoncé, voire d’exprimer l’illocutoire ou le perlocutoire. Ils sont donc porteurs de modalité car ils permettent à la personne de se positionner en exprimant par exemple une croyance, un jugement de valeur, une appréciation... (Halté, 2019a). Les résultats du questionnaire nous permettent de diviser cette catégorie en plusieurs sous-catégories que nous présentons ci-après avec des exemples d’émojis en contexte.

Des émojis pour intensifier l’effet du message

Une personne italienne nous dit utiliser l’emoji 😊 « pour renforcer les commentaires amusants¹² ». Les exemples d’émojis qui viennent renforcer le sens et l’effet de l’énoncé sans pour autant le modifier sont nombreux dans chacune des trois zones géographiques représentées : « Merciiii 😊 » ; « J’en

¹¹ Quelle est la fonction [des émojis] ? 1) D’exprimer une émotion, 2) de gagner du temps, 3) d’influencer le destinataire, 4) de renforcer le message écrit, 5) de jouer, 6) d’exprimer une identité, 7) de s’assurer que le destinataire vous comprend bien. Plusieurs réponses pouvaient être données.






¹² « A rinforzo di commenti divertenti ».

utilisation des émojis nous rappelle la fonction expressive du non-verbal mentionnée précédemment (Ekman et Friesen, 1969).

Des émojis pour compléter ou préciser le sens d'un message écrit


Les émojis peuvent également *ajouter du sens* à un message. Ainsi, dans « I'm happy to see you tomorrow 🥰 », la personne ne se contente pas d'ajouter à son message écrit une émoticône souriante (comme 😊 ou 😄) qui pourrait tout aussi bien accompagner la phrase. Elle ou il choisit plutôt un visage avec des petits cœurs qui ajoutent un sentiment d'amour ou d'affection. Il en va de même pour l'énoncé « Okay I will come 😍 ». L'emoji ajouté nous montre que la personne ayant émis le message se présente comme heureuse de venir : sa présence ne sera pas une corvée, bien au contraire. Autre exemple : dans la phrase « T'inquiète je ne dirais rien 😅 », la personne va plus loin que si elle ou il avait associé à son message un simple 😬. Non seulement l'emoji utilisé rit, mais sa goutte de sueur peut traduire une gêne, peut-être due à un sentiment de culpabilité. Dans « Thank you 🙏 », les mains jointes du remerciement ajoutent parfois une pointe d'humilité (voire de culte/dévotion) et dans « Je ne comprends pas 🤔 », l'icône traduit peut être une certaine frustration de l'émettrice ou l'émetteur en raison de son incompréhension.

Des émojis pour nuancer ou contredire un énoncé écrit

Une personne italienne nous explique utiliser l'emoji du visage auréolé  quand elle dit une méchanceté et qu'elle cherche à la nuancer¹⁹. Nous avons peu d'exemples de ce type dans notre corpus. On peut éventuellement citer « Non, mais vraiment ? Je meurs !²⁰  ». Ici, l'emoji montre que l'énoncé est ironique. Les émojis de type  sont ainsi souvent associés à des textes antiphrastiques ironiques. Une personne explique : « Tu es stupide (Sans un emoji, je ne le dirais pas de toute façon, mais avec l'emoji , je pourrais le dire : [un emoji] est comme le ton d'une voix »²¹. À ce sujet, Reyes, Rosso et Veale (2013) affirment que l'ironie ou les déclarations sarcastiques accompagnées d'une émoticône ou d'un emoji sont perçues moins négativement. Le contraire est également possible, comme dans l'exemple suivant : « Je suis très heureuse  »...

¹⁹ « Quando dico una cattiveria e voglio smorzarla ».

²⁰ « No, ma davvero? Muoio! »

²¹ « You are stupid (Without [an] emoji I would not say it in the first place, but with [the] emoji , I could say [that]) [: an emoji] is like [a] tone of voice. »

Autres fonctions des émojis

Si beaucoup d'émojis permettent d'exprimer des émotions et de contextualiser l'énoncé, d'autres éléments intéressants tirés de notre corpus méritent d'être mentionnés.

Des émojis pour se faire plaisir

Si les émojis de type « mort de rire » étaient si populaires dans nos questionnaires (et le sont d'une manière générale sur les réseaux sociaux internationaux), c'est parce qu'ils permettent de rire de presque tout : « le rire aux larmes, on peut le fourrer partout, même là où il n'y a aucune raison de rire ! 😂 »²², nous dit un participant. Un exemple de ce type : « On va s'amuser, mes potes 😂😂²³ ». Une Italienne associe à son nom des cœurs

ily💕, selon une démarche qui nous semble surtout relever du jeu ou de l'esthétique, voire de la création d'une identité visuelle propre (à ce sujet, voir Floc'h, 2020) ou d'une ostentation de féminité. D'autres semblent également s'amuser à assembler plusieurs émojis, comme dans l'exemple suivant : « 🗨️💋🗨️ ». Ajoutons cependant que cet ensemble d'émojis ne se limite pas à un jeu esthétique : il crée un nouveau pictogramme, avec un sens nouveau. Finalement, rappelons que certains téléphones portables permettent de créer ses

²² « La risata sguaiata va bene per tutto, anche dove non bisogna ridere ! 😂 »

²³ « Si fa balotta 😂😂 »

propres émojis, ce qui nous invite encore à envisager les émojis dans le sens d'une possible individualisation radicale d'un code pourtant réputé universel.

Des émojis pour gagner du temps ou pour simplifier un énoncé

Le gain de temps a aussi été mentionné par de nombreuses personnes ayant participé au questionnaire. En effet, les émojis peuvent parfois remplacer des mots, comme dans « Tu es un 🐷²⁴ », ce qui nous renvoie soit à la fonction de substitution mentionnée dans notre partie théorique, soit à la fonction d'intensification – car l'utilisation d'un émoji à la place d'un mot peut également accentuer l'idée développée. Les dictionnaires de plusieurs réseaux sociaux suggèrent d'ailleurs automatiquement de remplacer certains mots par des émojis. Parfois, un simple geste iconique peut suffire pour transmettre un message, comme le témoignent les exemples de plusieurs participantes et participants. Sont cités dans ce sens le pouce levé 👍, le signe « d'accord » 🙌 pour donner son accord, ou enfin l'émoticône de la personne qui réfléchit : 🤔. Enfin, il arrive souvent que de tels émojis ne soient pas liés à un texte. Toutefois, ils dépendent de la phrase énoncée précédemment par la réceptrice ou le récepteur, ce qui confère également à de telles icônes le rôle de régulatrices de la parole en interaction également mentionné ci-dessus.

²⁴ « Sei un 🐷 ».

Des émojis en tant qu'« actes de parole » ?

Nous parlerons dans la partie suivante de certains émojis comme 🤔, qui ont attiré notre attention parce qu'ils semblent remplacer certains actes de parole. Ce faisant, ils permettent aussi de gagner du temps (cf. sous-partie qui précède).

Quelle universalité pour les émojis ?

Cette discussion sur les fonctions des émojis énumérées ci-dessus nous amène à la question de l'universalité des émojis : en quoi sont-ils ou ne sont-ils pas « universels »²⁵.

D'abord, notons qu'à l'aune de la segmentation géographique établie, l'emoji de loin le plus utilisé dans *chacun* des trois contextes étudiés était le même : il s'agissait de l'émoticône qui pleure de rire (😂). Ce pictogramme était souvent associé à d'autres émojis, comme 😄 ou 😊. Pour ce qui est du thème du rire sous lequel nous avons regroupé l'ensemble des émojis qui nous semblaient en faire partie (comme 😂😄😊😍²⁶), les résultats sont très proches pour chaque pays : ils représentent 18% du total des émojis donnés en Arabie saoudite, 18% pour la France et 21% pour l'Italie.

²⁵ L'Unicode Consortium aspire d'ailleurs à une telle universalité, comme nous le verrons ci-dessous.

²⁶ ... mais non pas 😊, que nous avons préféré classer dans notre catégorie « émojis ambigus » parce qu'il est aussi utilisé dans des cas négatifs.

La plupart des autres grands thèmes sous lesquels nous avons regroupés les émojis étaient également représentés de manière étonnamment homogène. Ainsi, notre thème « Amour et amitié » regroupe respectivement 20, 14 et 18% du total des émojis recueillis pour l'Arabie, la France et l'Italie. De même, les catégories « Émojis négatifs » (7, 5 et 8%), « Émojis ambigus » (23, 29 et 25%), et « Symboles » (bien que les totaux pour ce dernier thème soient moins importants en France que dans les deux autres pays) sont très homogènes. Seules les catégories « Bonheur et humour », « Parties du corps autres que le visage » et « Partie supérieure du corps » étaient représentés de manière plus hétérogène, de même que les « Autres symboles ». En ce qui concerne les trois derniers thèmes, ils regroupaient relativement peu d'émojis, et il serait donc risqué de s'aventurer à en tirer des conclusions. Par contre, nous pouvons affirmer que la catégorie « Bonheur et humour » était clairement plus investie en France (21%) qu'en Arabie saoudite (13%) et en Italie (8%). Le Tableau 3 offre une représentation visuelle de ces données.

Tableau 3 : Utilisation des émojis par pays selon les regroupements thématiques			
Thèmes/Pays	Arabie saoudite	France	Italie
Rire	39 (18%)	13 (18%)	14 (21%)
Amour et amitié (inclut les cœurs)	43 (20%)	10 (14%)	12 (18%)
Bonheur et humour	29 (13%)	15 (21%)	5 (8%)
Ambigus	50 (23%)	21 (29%)	16 (25%)
Négatifs	15 (7%)	4 (5%)	5 (8%)
Partie supérieure du corps	12 (6%)	2 (3%)	3 (5%)
Parties du corps autres que le visage	14 (6,5%)	4 (5%)	0 (0%)
Autres symboles	17 (8%)	3 (4%)	10 (15%)

Nous pouvons conclure de cette première analyse que les tendances d'utilisation des émojis regroupés par thème, notamment pour exprimer un sentiment, sont assez similaires pour les trois zones géographiques. Quant aux émojis considérés séparément, seul l'exemple donné plus haut sur les émojis qui rient semble se distinguer des autres. En effet, nous avons observé plus de variations que de points communs, comme nous le montrerons dans la section suivante.

Fluctuations contextuelles

À des niveaux « nationaux » ou régionaux

Des spécificités à l'échelle nationale ont été relevées. Ainsi, l'emoji 🌙 de la « nouvelle lune » a surtout été mentionné en contexte saoudien (11 occurrences, soit 5,5% des émojis d'Arabie saoudite, ou 10 occurrences si l'on considère les personnes Arabes – saoudiennes et autres – séparément des autres nationalités de ce groupe, soit 7% des émojis « arabes »). Par contre, cet emoji n'a été cité qu'une seule fois en France et aucune fois en Italie. Il semble, à l'aune des réponses obtenues, que cet emoji est surtout utilisé pour les choses étranges, mais quelques personnes l'utilisent comme synonyme de 😊 (exemple tiré du corpus : « Hey 🌙 »). C'est la raison pour laquelle nous l'avons classé dans notre catégorie « Emojis ambigus ». L'utilisation plus fréquente de cet emoji dans les réponses recueillies pour l'Arabie saoudite pourrait être due, entre autres, à l'importance de la lune dans la culture arabe, et plus généralement islamique : rappelons par exemple que dans le calendrier hégirien utilisé en Arabie saoudite, le temps est compté en fonction des phases lunaires. La pleine lune y est par ailleurs symbole de beauté plus que de mauvais présage.

Un autre exemple qui nous semble intéressant est celui des cœurs (❤️) de tous types et de toutes les couleurs. Comme nous l'avons indiqué plus haut, nous les avons rattachés à la catégorie « Amour et amitié », et l'Arabie se classe

largement en tête du « peloton » quant à son utilisation : 16% des émojis indiqués par les participantes et participants (34/216) étaient des cœurs. Ce résultat est encore plus important lorsque les personnes Arabes sont considérées séparément des personnes Asiatiques et Africaines et Africains résidant en Arabie saoudite : plus de 17% (25/144) des émojis indiqués pour ce sous-groupe. Pour ce qui est de la France, les cœurs ne représentent en comparaison que 7% du total des émojis et pour l'Italie, 6%.

Un autre exemple d'emoji considéré séparément des thèmes est celui du visage implorant (🙏) : 7% pour l'Arabie saoudite, 1,4% pour la France et 3% pour l'Italie. Faut-il interpréter cette différence selon une vision culturaliste – qui s'intéresse surtout aux cultures nationales ? Si Hofstede (2001)²⁷ affirme par exemple que l'Arabie saoudite est un pays qui accepte beaucoup plus la hiérarchie (indice de 95%) que la France (68%) ou l'Italie (50%), devons-nous croire que les Saoudiennes et les Saoudiens utilisent fréquemment cet emoji parce qu'il s'agit d'une culture plus servile que les autres ? Nous ne sommes pas de cet avis. D'après Emojipedia²⁸, cet emoji est d'ailleurs le troisième plus populaire sur Twitter. À notre avis, cela pourrait vouloir dire que les réseaux sociaux les plus populaires dans chaque pays influencent fortement l'usage de certains types d'émojis.

²⁷ Les indices indiqués ici ont été obtenus sur <https://www.hofstede-insights.com/country-comparison/>.

²⁸ <https://emojipedia.org/pleading-face/>

A l'inverse, l'emoji 🙄 et sa variante 😏 a été beaucoup plus cité par les participantes et participants en Italie (< 8%) et en France (> 4%) qu'en Arabie saoudite, où le résultat global tourne autour de 1%. Il semble que son utilisation est également différente selon les contextes moyen-oriental et européen : alors qu'en France et en Italie, il est surtout utilisé pour dire « au revoir », nos résultats suggèrent qu'il se classerait plutôt parmi les émojis « Amour et affection » en Arabie²⁹, au même titre que des émojis comme 😍, 😘 ou 😊 par exemple. Nous faisons ici l'hypothèse que des émojis comme 🙄 remplacent en Europe l'acte de parole « Bisou ! » (ou « Je t'embrasse ») que l'on trouve également en italien (« *Bacio !* »)³⁰. À notre connaissance, il n'existe pas dans la langue arabe d'expression équivalente au « Bisou ! » évoqué plus haut. D'autres émojis peuvent jouer un rôle similaire (de remplacement d'actes de parole), comme 😎 (« Cool ! » – si toutefois c'est dans ce sens qu'il est utilisé) ou 🤔, pour « Oh, non ! ». L'idée développée ici confirme les conclusions d'autres études (par ex., Barbieri, Kruszewski, Ronzano, et Saggion, 2016).

²⁹ Voir à cet effet l'exemple suivant : « 🙄 ممكن تجيبين الشاحن؟ » (« Peux-tu me passer le chargeur ? »).

³⁰ ... ce qui nous renverrait dans ce cas, une fois encore, à la fonction de substitution mentionnée dans notre partie théorique.

À des niveaux plus individuels

Alors que la sous-section précédente propose des tendances « macro » d'utilisation des émojis, des dimensions plus individuelles et personnelles, donc microsociales, sont exposées ici. Tout d'abord, rappelons la possibilité de choisir la couleur de peau de certains émojis. Dans notre corpus, trois teintes au moins ont été utilisées pour les émojis comme 👍 ou 🙌. De même, de nombreux émojis sont « sexués » et ceux que nous avons surtout recueillis sont des exemples féminins, comme 🙋 ou 🙋. A ce sujet, si l'on reprend l'exemple précédent au sujet des cœurs, lesquels étaient davantage représentés dans notre groupe Arabie que dans les deux autres groupes, nous pourrions ajouter que, selon un classement « genré » de l'utilisation de ces pictogrammes dans le même groupe (Arabie saoudite), les femmes représentaient par rapport aux hommes une forte majorité, avec 86% du total.

Considérons, pour l'ensemble des trois pays considérés, le rapport « nombre d'émojis différents » / « nombre total d'émojis donnés en exemple ». Nous obtenons un résultat de près de 80% (281/353), ce qui montre la grande diversité des émojis qui nous ont été donnés en exemple. Cette grande variété d'émojis peut s'expliquer de différentes manières. Tout d'abord, nous pouvons dire que certains émojis ont des sens qui leurs sont uniques. C'est le cas des pictogrammes d'objets ou d'animaux, par exemple, qui sont très « iconiques » (Halté, 2016) et qui représentent une réalité bien définie (💻, 🐷, etc.). Pour ce qui est du choix d'un émoji dans des situations où plusieurs

pictogrammes sont susceptibles de remplir une fonction similaire (par ex., l'expression d'un sentiment), il est difficile de deviner ce qui se passe réellement sur le terrain. Rappelons que les listes d'émojis fournies dans la plupart des réseaux sociaux internationaux conditionnent leur utilisation. Dans la grande majorité des cas, l'utilisateur choisit donc ses émojis dans une liste fournie mais standard³¹.

Par exemple, au sujet des émojis exprimant le rire, ils sont particulièrement nombreux dans notre corpus pour chaque pays représenté. Nous avons ainsi pu y relever, pour ce que nous avons regroupé dans le thème du « rire », 45 😂, 2 🤔, 7 😂, 3 😊, 6 😂 et 😊. Ajoutons les 15 😞 que nous avons classés à part en raison de leur ambiguïté (ils peuvent aussi exprimer une intense tristesse). Un utilisateur ou une utilisatrice qui cherchait à exprimer le sentiment du rire avait donc le choix entre un nombre important d'émojis. Comment ont-ils ou ont-elles fait leurs choix ? Plusieurs hypothèses peuvent être émises. Tout d'abord, notons que ces émojis n'expriment pas tous les mêmes émotions. Nous avons parlé plus haut du fait que certains traits faciaux pouvaient être sélectionnés par rapport à d'autres selon le conditionnement culturel (par ex., le cas des yeux et de la bouche) mais ici, forts de notre connaissance des trois terrains concernés, il ne nous semble pas opportun de nous arrêter sur cette idée, du moins dans cette situation. À première vue, 😂 et 🤔 sont strictement similaires si ce n'est

³¹ D'après <https://emojipedia.org/stats/>, les émojis que l'on trouve actuellement sur les réseaux sociaux les plus populaires sont au nombre de 3521 (site consulté le 17 mai 2021).

que le deuxième représente le visage d'un chat humanisé (il pleure de rire). 🤔, qui se trouve de travers, exprime un état émotionnel légèrement plus intense : il a également des larmes, mais il « se tord de rire ». 😄 semble également rire aux éclats mais n'a pas de larmes. 😊 semble plus sobre, il n'a ni larmes, ni yeux plissés. 😓 a une goutte de sueur au front, qui semble exprimer un sentiment de gêne, de nervosité, ou un soulagement. Finalement, 😭 est un extrême, ses larmes (de rire ou de tristesse) forment une petite flaque. Dans notre exemple, l'emoji 😂 a été utilisé de préférence aux autres dans près de 57% des cas, ce qui représente plus de la moitié du total des émojis considérés. Nous comprenons que 😂 puisse être utilisé de préférence à 🐱, que 😊 soit plus sobre dans sa joie et que 😓 exprime un sentiment légèrement différent. Mais pourquoi des émojis comme 🤔 ou 😄 sont-ils si peu représentés par rapport à 😂 ?

La différence de représentation peut être due à un effet d'imitation, mais aussi à l'application numérique ou au réseau social qui peuvent inclure une fonction de suggestion d'émojis, en rapport avec la fréquence d'utilisation des émojis, entraînant une certaine standardisation. Cependant, la personne qui, elle-même, cherchera dans une liste l'emoji qui lui plaît le plus dans un cas précis sera libre d'utiliser les différentes variantes décrites précédemment. Le choix des

émojis dépend donc également de la personnalité, voire de l'identité linguistique, de chaque utilisatrice et utilisateur. Là où certaines personnes nous ont donné des exemples d'émojis (qu'elles et ils utilisent couramment) plutôt positifs ou romantiques (par ex., *smileys*, petites fleurs, etc.), d'autres ont mentionné des émojis plus violents ou négatifs (par ex., tête de mort, couteau). Ajoutons que plusieurs émojis peuvent être combinés non seulement avec le texte, mais également entre eux, ce qui peut notamment renforcer, ou nuancer le message visé. Par exemple, un emoji comme 🙄, parce qu'il est ambigu, sera généralement combiné à un texte et/ou à d'autres émojis.

Pour finir, notons que des participants et participantes n'ont donné qu'un ou deux exemples d'émojis qu'ils et elles utilisent, tandis que d'autres en ont donné de très nombreux (jusqu'à quinze). Si cela ne veut rien dire d'un point de vue quantitatif, nous pouvons néanmoins affirmer que l'utilisation des émojis peut être extrêmement variée d'une personne à l'autre et que là où certains et certaines n'en utilisent jamais (ce qu'une personne a répondu), d'autres ne peuvent pas s'en passer et se plaisent à en utiliser une grande variété – de la même manière que certaines personnes ont un vocabulaire plus riche que d'autres.

Emojis et malentendus

Les résultats que nous avons présentés mettent en évidence que les personnes n'utilisent pas les mêmes émojis et qu'un emoji peut être utilisé/interprété de différentes manières. Soulignons un paradoxe : relativement à la question posée dans le questionnaire au sujet de la bonne compréhension des émojis reçus,

très rares étaient ceux ou celles ayant répondu comprendre toujours les émojis reçus. Pourtant, plus de deux tiers d'entre eux et elles jugeaient les émojis « plutôt universels ». Quelles peuvent être les causes des malentendus soulevés ici ?

Des émojis ambigus per se

Comme nous l'avons mentionné plus haut³², la catégorie qui contenait le plus d'émojis était celle que nous avons nommée « Émojis ambigus ». Certains émojis semblent en effet plus ambigus que d'autres. En linguistique, des mots ou des énoncés sont dits polysémiques ou ambigus quand ils sont susceptibles d'avoir plusieurs interprétations (Le Goffic, 1982), et nos résultats montrent que cela ne s'applique pas seulement aux messages verbaux, mais aussi aux émojis. Des exemples d'émojis polysémiques ont déjà été mentionnés. En voici quelques autres, que nous regroupons dans les sous-catégories qui suivent.

Des émoticônes sans émotion (!)

« 😐 Cette émoticône est très ambigüe, je ne comprends pas sa signification »³³, nous dit une personne italienne. De même, un participant français se demande : « quelle est la différence entre 😐 [et] 😐 ???? » Dans ces deux exemples, c'est la neutralité de l'expression des émoticônes qui

³² Voir le Tableau 2.

³³ « 😐 questa emoticon è molto ambigua, non riesco a capirne il significato. »

semble liée aux problèmes d'interprétation. Là où l'émoji est souvent utilisé pour donner un contexte émotionnel à un énoncé, comme nous l'avons vu précédemment, ces émoticônes apparaissent justement sans émotion, ce qui peut entraver la compréhension du lecteur. Or, leur utilisation n'est pas anodine. Il peut d'ailleurs s'agir de silences hyperboliques, lourds de sens (voire de reproches). De tels émojis nous font penser à des formules verbales telles que la prétérition, comme : « Je ne dirai pas ce que je pense à propos de cette atrocité... »

Des émoticônes ironiques ou avec une arrière-pensée

Là où certaines émoticônes n'expriment pas d'émotions, d'autres peuvent exprimer des émotions ironiques ou hypocrites. C'est le cas de « on prend un café cet après-midi ? 😊 »³⁴ Le sourire en coin invite à une interprétation à contrepied de l'énoncé écrit : ce café pourrait en effet également être une « opération séduction » qui ne serait pas réellement censée s'achever là. Dans le discours verbal écrit, les points de suspension peuvent d'ailleurs faire office d'implicite d'une façon similaire. Une personne nous dit à cet égard : « J'utilise beaucoup d'émojis de façon ironique, donc, si quelqu'un ne me connaît pas aussi bien, ça pourrait être mal interprété. »








³⁴ « Prendiamo un caffè questo pomeriggio ? 😊 »

Des émoticônes qui prêtent à confusion

Nous l'avons vu précédemment : tous les émojis sont interprétables différemment d'une personne à l'autre, notamment en raison de filtres culturels. Cependant, certains émojis semblent plus prêter à confusion que d'autres, comme celui-ci 😂, qui peut faire « penser à une personne qui [pleure] », nous dit l'une des personnes questionnées. Plusieurs partagent d'ailleurs cette opinion. L'emoji 🤔, hyperbolique, est également jugé ambigu ; il doit être accompagné d'un autre indice pour être compris, comme dans « Ptdr 🤔 ». Ici, l'abréviation de « pété de rire » nous montre qu'il est à prendre dans le sens du rire et non pas de la tristesse (et donc, pragmatiquement, dans le sens contraire de ce qu'il représente iconiquement). Un autre exemple est celui où une personne affirme : « Un[e] fois, j'avais utilisé ce[t] emoji, 😞, et une personne m'avai[t] demandé si j'étais en colère quand j'étais seulement ennuyée. » De même, l'emoji 😊 est utilisé de différentes manières ; dans certains contextes, il peut même vouloir dire qu'une personne est attirante. Là aussi, des précisions contextuelles sont nécessaires, comme dans l'exemple suivant que l'on trouve dans notre corpus : « J'ai faim 😊 »³⁵.

³⁵ « Ho fame 😊 »


Des symboles métaphoriques.

Ajoutons ici que le corpus comprend des symboles qui peuvent nécessiter une interprétation métaphorique liée à des contextes culturels donnés. Ainsi, dans certains contextes, le vernis à ongles  peut dénoter une certaine indifférence, un papillon  le bonheur, une colombe  la paix, et une flamme  l'excitation. Il ne s'agit que de quelques exemples parmi d'autres. Certains animaux, comme le lionceau , le chat  ou le phoque , peuvent être simplement utilisés pour parler de quelque chose de mignon. La compréhension de ces émojis se limite donc souvent à une communauté donnée.


Des malentendus humains

Alors que des émojis peuvent, à eux seuls, être ambigus, des malentendus peuvent résulter de la « cause humaine ». En effet, selon Miller et al. (2016), les malentendus liés aux émojis sont surtout dus à leur interprétation.


Des malentendus « culturels »

Nous avons traité précédemment des problèmes d'interprétation au niveau macrosocial. Ajoutons deux extraits de notre corpus : « Utiliser un émoji avec une main [] pour signifier 'OK' en anglais peut être interprété différemment, avec une connotation sexuelle, dans le monde arabe »³⁶ et « Une ami[e]


³⁶ « Using a hand emoji to mean 'OK' in English can be interpreted differently with a sexual connotation in the Arab world. »


japonaise m'a envoyé un emoji de poop [] qui m'a bcp contrarié sauf qu'elle voulait me souhaiter bonne chance et la prospérité ».

Les cultures dont il est ici question ne sont pas nécessairement déterminées par des limites géographiques, elles peuvent être temporelles, comme dans le cas des malentendus intergénérationnels. Certains émojis ne seraient pas bien compris par les personnes d'un certain âge, qui les interprèteraient littéralement, contrairement aux jeunes, lesquels en feraient un usage plus subtil, comme il est indiqué dans l'exemple suivant :

 Cet emoji signifie généralement "sourire", mais pour les jeunes en Chine, [il] est un peu froid et gênant (le sourire est raide, un peu froid), donc quand on ne veut plus parler, quand on est fatigué de se disputer avec quelqu'un, il est possible d'utiliser cet emoji [;] les parents ne le comprennent pas, ils l'utilisent juste comme un [simple] "sourire", mais lorsque leurs enfants reçoivent des messages avec cet emoji, cela peut être un peu drôle³⁷.

Des malentendus au niveau individuel

Dans un même pays, voire une même communauté, nous avons relevé des exemples de malentendus, tels que « J'ai envoyé à mon amie cet emoji câlin " " [et] elle a pensé que je lui avais envoyé au hasard un emoji qui "sourit et

³⁷ «  This emoji usually means smile, but for young people in China, this emoji is a bit cold and unwelcome (the smile is stiff and not warm enough), so when we don't want to talk anymore, when we are tired of arguing with somebody, we can use this emoji, but parents don't understand it, they just use it as a "smile", but when their children receive messages with this emoji, it can be a bit funny. »

fait un signe de la main” »³⁸. Cela montre que les problèmes d’interprétation ne se limitent pas à des cultures « nationales », mais sont souvent davantage liés à des sous-cultures, des communautés et des contextes bien précis. L’interprétation « culturaliste » des émojis a donc des limites, comme nous l’avons déjà constaté plus haut.

De nombreux exemples de malentendus au niveau personnel nous ont été donnés par des participantes et participants, comme « Je voulais exprimer mon étonnement mais cela a été mal interprété, comme de la terreur... »³⁹ ou « Je pense que les gens comprennent mal mes émojis parce que je ne les utilise pas pour ce qu’ils expriment. Par exemple, j’utilise 😞 pour dire que je me fiche [de quelque chose], pas pour dire que j’ai sommeil. »⁴⁰ Ce dernier témoignage est particulièrement intéressant parce qu’il montre à quel point les gens peuvent être perdus devant la diversité des émojis et peuvent les utiliser à leur manière. L’interprétation « normale » que le participant donne pour l’emoji 😞 (le sommeil) est d’ailleurs discutable.⁴¹ La nouveauté de ces icônes sème la confusion, chacune et chacune cherche à les interpréter ou à les utiliser de

³⁸ « I sent my friend this hug emoji “😊” [and] she thought I randomly sent her a[n] emoji that’s “smiling and waving”. »

³⁹ « Volevo esprimere stupore ma è stato frainteso come terrore... »

⁴⁰ « I think people misunderstand my emojis because I don’t use it as it looks. For example, I use 😞 to say I don’t care, not to say I’m sleepy. »

⁴¹ Sur emojis.wiki/fr/, cet emoji est nommé « visage désemparé ».

manière personnelle, malgré un code en constant développement qui se voudrait presque complet.

Des « conflits » d'émojis

Comme nous l'avons signalé plus haut, certains émojis sont moins clairs que d'autres. Mais lorsqu'en plus, ils semblent en contradiction avec d'autres émojis auxquels ils sont associés, les malentendus peuvent être accentués. Nous ne citerons ici qu'une personne à cet égard : « Par exemple quand les émojis ne sont pas très claires et elles se brouillent entre elles, [...] on a du mal à les interpréter. » L'illustration suivante tirée de notre corpus « Arabie » est assez explicite à cet égard : « yeah yeah 😊😞 ».

Des malentendus techniques

Certaines des réponses au questionnaire suggèrent que la modification de l'apparence des icônes d'une application à l'autre est un problème courant : « Les émojis envoyés depuis mon téléphone changent quand mes amis les reçoivent !! ». Une autre personne mentionne : « Les malentendus donnés par la différence de représentation de l'émoticône 😞 entre le clavier iPhone et le clavier Android »⁴². Étant donné que les participantes et participants n'étaient pas en mesure de coller de telles variations d'émojis dans le formulaire soumis, nous le faisons nous-mêmes pour l'emoji de l'exemple en question : 😞 (pour

⁴² « Malintesi dati dalla differenza di rappresentazione dell'émoticon 😞 tra tastiera iPhone e tastiera Android »

Apple) donne 🤔 pour Samsung et 😏 pour Microsoft. La différence est effectivement nette : le dernier émoji semble rire tandis que le premier de la liste paraît simplement surpris, voire choqué. Ajoutons un autre exemple : celui de l'émoji associé au titre de notre article, qui selon les plateformes utilisées sourit, ou semble plutôt négatif...⁴³ 😊 😐 😞

D'autres études publiées à ce sujet (par ex., Miller et al., 2016) montrent combien les émojis sont sujets à interprétation à cause des « rendus » créés par chaque application numérique, et ce malgré une visée universaliste de l'Unicode Consortium.

Vers une médiation interculturelle des émojis ?

Les malentendus sont loin d'être exclusivement liés aux différences de cultures nationales : ils sont surtout interculturels (la mondialisation entraîne des conflits mais aussi des échanges, des partages et des positionnements), locaux et humains. L'évolution des émojis étant constante, il en va de même pour les malentendus à leur endroit. Dans ce contexte, il semble primordial de considérer adéquatement cette diversité, et de penser une herméneutique de l'émoji en tant que phénomène situé et complexe. Les émojis, même s'ils sont similaires d'une personne à l'autre ou d'un téléphone à l'autre, ne sont pas forcément utilisés ni interprétés de la même manière ; les utilisatrices et utilisateurs doivent faire preuve de prudence au niveau local (communauté,

⁴³ Les trois icônes indiquées en exemple ont été copiées de <https://emojipedia.org/face-with-monocle/>.

famille, groupe d'amies et amis) autant (si ce n'est plus) qu'au niveau international, certaines personnes croyant que l'interprétation est évidente et universelle, alors qu'il n'en est rien. Autrement dit, il semble qu'à des niveaux internationaux et locaux, une médiation peut se justifier. Il est alors nécessaire de s'interroger sur les modalités d'une telle médiation qui, selon nous, ne devrait pas servir à renforcer une codification. La prise de conscience que les émojis ne sont pas qu'un phénomène infantile, informel et anodin, pourrait contribuer à une plus grande vigilance dans l'acquisition de cette compétence linguistique et conversationnelle.

Invitation à poursuivre, enrichir ou nuancer notre étude

Malgré l'intérêt que peuvent susciter les résultats de notre étude, ceux-ci ne sont pas sans limites. En effet, notre recherche porte sur un nombre limité de participantes et participants, provenant de seulement trois zones géographiques différentes, et la portée des émojis recueillis et sélectionnés est donc également limitée. Au sujet de la représentativité des pictogrammes donnés en exemple, notons aussi que les participantes et participants ont pu oublier des émojis qu'elles et ils utilisent quotidiennement au profit d'émojis plus particuliers ou bizarres. De même, comme nous l'avons vu ci-dessus, le nombre d'émojis donné en exemple varie en fonction de chaque personne : certaines n'en ont donné qu'un, d'autres en ont indiqué plusieurs. Finalement, il est possible que nous ayons nous-mêmes mal interprété certains exemples donnés, malgré notre connaissance des trois terrains. Cette étude pourrait donc être poursuivie par l'examen de plus larges corpus d'interactions réelles, ce qui pourrait apporter

des éclairages complémentaires à nos résultats obtenus à l'aide d'un questionnaire.

Conclusion

En présentant la richesse des émojis et de leurs utilisations contextuelles, nous avons voulu montrer, à travers cette étude, l'ampleur et la complexité d'un champ probablement appelé à se développer fortement dans le futur. En effet, après nous être arrêtés sur les principales fonctions des émojis, nous avons observé, pour les trois terrains étudiés, des tendances d'utilisation des émojis similaires selon les catégories que nous avons constituées (par ex., « Rire », « Amour et amitié », « Bonheur et humour »). Cependant, ces tendances générales étaient exprimées de manière spécifique d'un contexte à l'autre, comme nous l'avons montré (exemples d'émojis utilisés davantage dans un contexte que dans les autres). L'utilisation d'un emoji particulier sur un terrain particulier semble en partie liée à un « apprentissage culturel, issu de siècles de pratiques ayant sélectionné au fil du temps certaines habitudes perceptives conventionnelles plutôt que d'autres » (Halté, 2019a, p. 3), donc à des influences et des apprentissages culturels ou à la croisée de plusieurs cultures. De même, la langue peut avoir une incidence sur l'utilisation de certains émojis (comme pour les émojis qui servent à remplacer des actes de parole). D'autres conditionnements liés au développement des réseaux sociaux dans un monde globalisé ont été soulignés, notamment le développement de certains réseaux sociaux dans certains pays, les listes restreintes d'émojis fournies par chaque réseau social, et les suggestions automatiques d'émojis.

Cependant, nous sommes d'avis qu'il ne faut pas omettre l'hypothèse d'un développement local assez arbitraire, incontrôlable, qui témoigne d'une certaine liberté et d'une appropriation, lié entre autres à des phénomènes d'imitation dans une communauté donnée, à l'identité d'une personne (par ex., genre, couleur de peau), son imagination et sa personnalité. Voilà pourquoi l'usage des émojis entraîne souvent des malentendus et des incompréhensions à cause des interprétations diverses qui peuvent en être faites, comme pour des signes verbaux. Par conséquent, une médiation interculturelle pourrait faciliter les échanges humains, sous certaines conditions devant faire l'objet de réflexions complémentaires.

Références

- Abdallah-Pretceille, M. (1999). *L'éducation interculturelle (Vol. 3487)*. PUF.
- Abdallah-Pretceille, M. (2008). Communication interculturelle, apprentissage du divers et de l'altérité. *Congrès international, année européenne du dialogue interculturel, communiquer avec les langues-cultures*, 51–57.
- Astolfi, J.-P. (1993). Trois paradigmes pour les recherches en didactique. *Revue française de pédagogie*, 103, 5–18.
- Barbieri, F., Kruszewski, G., Ronzano, F., et Saggion, H. (2016). How cosmopolitan are emojis?: Exploring emojis usage and meaning over different languages with distributional semantics. *Proceedings of the 2016 ACM on multimedia conference*, 531-535.
- Beattie, A. J. (2017). *Interpersonal impressions of emoji use in computer-mediated decision making* [mémoire de maîtrise]. Western Michigan University.
- Blanchet, P. (2011). Nécessité d'une réflexion épistémologique. Dans P. Blanchet et P. Chardenet (dir.), *Guide pour la recherche en didactique des langues et des cultures: Approches contextualisées* (p. 9-20). Éditions des Archives Contemporaines / Agence universitaire de la Francophonie.
- Cosnier, J. (1982). Communications et langages gestuels. Dans J. Cosnier, A. Berrendonner, J. Coulon et C. Kerbrat-Orecchioni (dir.), *Les voies du langage. Communications verbales, gestuelles et animales* (p. 255–304). Dunod.
- Danesi, M. (2016). *The semiotics of emoji: The rise of visual language in the age of the internet*. Bloomsbury Publishing.
- Dervin, F. (2012). *Impostures interculturelles*. L'Harmattan.
- Dervin, F. (2014). Au-delà du nationalisme méthodologique: L'interculturel sans essentialisme. *Raisons politiques*, 54(2), 121–132.
- Dietrich, P., Loison, M., et Roupnel, M. (2010). Articuler les approches quantitative et qualitative. Dans S. Paugam (dir.), *L'enquête sociologique* (p. 215–230). PUF.
- Dresner, E., et Herring, S. C. (2010). Functions of the nonverbal in CMC: Emoticons and illocutionary force. *Communication Theory*, 20(3), 249–268.

- Ekman, P., et Friesen, W. V. (1969). The repertoire of nonverbal behavior: Categories, origins, usage, and coding. Dans A. Kendon, T. A. Sebeok et J. Umiker-Sebeok (dir.), *Nonverbal communication, interaction, and gesture* (p. 57–106). De Gruyter.
- Floc'h, J. L. (2020). Standardisation et différenciation des emplois des emoji sur Facebook: Observations à partir d'un exercice pédagogique en DUT. *Communiquer. Revue de communication sociale et publique*, 28, 35–51.
- Fracchiolla, B., et Dervin, F. (2012). *Anthropologies, interculturelité et enseignement-apprentissage des langues. Quelle (s) compatibilité (s)?/ Anthropology, Interculturality and Language Learning-Teaching. How compatible are they?* Peter Lang.
- Halté, P. (2016). Enjeux pragmatiques et sémiotiques de l'étude des émoticônes. *Reseaux*, 197-198(3), 227–252.
- Halté, P. (2019a). Iconicité et signification modale: L'émoticône, de l'icône du corps au geste énonciatif. *MEI - Médiation et information*, 47, 143-157.,
- Halté, P. (2019b). Les gestes à l'écrit dans les interactions numériques: Description et fonctions. *Pratiques. Linguistique, littérature, didactique*, 183–184. En ligne : <http://journals.openedition.org/pratiques/7123>
- Halté, P. (2020). Emojis, émoticônes, smileys? Proposition de classement terminologique selon des critères sémiotiques et énonciatifs. *Interfaces numériques*, 8(2), 386-386.
- Hofstede, G. (2001). *Culture's consequences: Comparing values, behaviors, institutions and organizations across nations*. Sage Publications.
- Jakobson, R. (1963). *Linguistique et poétique. Essais de linguistique générale. Traduction de Nicolas Ruwet*. Editions de Minuit.
- Le Goffic, P. (1982). Ambiguïté et ambivalence en linguistique. *DRLAV. Documentation et Recherche en Linguistique Allemande Vincennes*, 27(1), 83–105.
- Marcoccia, M. (2016). *Analyser la communication numérique écrite*. Armand Colin.
- Miller, H., Thebault-Spieker, J., Chang, S., Johnson, I., Terveen, L., et Hecht, B. (2016). "Blissfully happy" or "Ready to fight": Varying interpretations of emoji. *Proceedings of the International AAAI Conference on Web and Social Media*, 10(1).

- Reyes, A., Rosso, P., et Veale, T. (2013). A multidimensional approach for detecting irony in twitter. *Language Resources and Evaluation*, 47(1), 239–268.
- Ruesch, J., et Kees, W. (1956). *Nonverbal communication*. University of California.
- Yuki, M., Maddux, W. W., et Masuda, T. (2007). Are the windows to the soul the same in the East and West? Cultural differences in using the eyes and mouth as cues to recognize emotions in Japan and the United States. *Journal of Experimental Social Psychology*, 43(2), 303–311.

PRÉSENTATION VISUELLE DES RÉSULTATS DE RECHERCHE EN SCIENCES SOCIALES : UN ENJEU DE COMMUNICATION NON VERBALE

Maxime Harvey

Résumé : *Pendant que les moyens de produire et diffuser des matériaux visuels sont rendus disponibles aux chercheurs et chercheuses, on s'intéresse peu à problématiser la présentation visuelle des résultats de recherche en sciences sociales. Cette communication non verbale des résultats met en jeu les pratiques concrètes et quotidiennes des chercheurs et chercheuses pour construire une recherche avec ces matériaux visuels et leurs conséquences sur la présentation des résultats. Les moyens de présenter des contenus visuels mettent notamment en évidence leur manipulation au cours du processus de recherche et leurs insertions dans les documents présentant les résultats de recherche comme une visibilité et une invisibilisation conjointes des données de recherche. Finalement, la visibilité des résultats de recherche et leur visibilité permettent de comprendre comment ces matériaux sont visuellement significatifs vis-à-vis de la recherche elle-même, d'un domaine de recherche en particulier et face à la connaissance scientifique.*

Mots clés : méthodes visuelles ; présentation des résultats de recherche ; sciences sociales ; visibilité ; visibilité.

Abstract: *While the means to produce and share visuals are made available to researchers, few scholars problematize the visual presentation of research results in social sciences. At stake are the everyday practices of constructing research with visual materials and their consequences on the presentation of research*

results. The means to present visual contents highlight the manipulation of visual materials in research processes and their insertion into documents presenting the results of the research both as a visibilization and an invisibilization of research data. In the end, we understand from the visibility and visibility of research results how and why visual materials are visually significant in regard to the research itself, the field of research and scientific knowledge.

Keywords: Visual methods; Presentation of research results; Social sciences; Visibility; Visuality.

Introduction

La communication non verbale est aussi l'affaire des universitaires. On l'observe en classe entre les étudiants, les étudiantes et le professeur ou la professeure, lors de réunions entre collaborateurs et collaboratrices, dans des conférences entre collègues. Cet article s'intéresse à la présentation visuelle des résultats de recherche en sciences sociales. Plusieurs enjeux de communication non verbale sont associés à la présentation visuelle des résultats de recherche, particulièrement lorsqu'on s'attarde aux pratiques concrètes et quotidiennes des chercheurs et chercheuses ralliant de nouveaux acteurs et de nouvelles actrices par le partage des connaissances produites.

Problème

La présentation des résultats de recherche sous sa forme verbale n'est pas un problème en soi. Le verbe est plutôt efficient, n'est pas exclusif d'autres modes de présentation et peut s'adapter à différents publics. Le problème est que même si les technologies et les médias sont disponibles pour produire et diffuser d'autres types de contenu afin de présenter les résultats de recherche, notamment des contenus visuels, que leurs usages et les images médiatisées sont aussi courants, on discute peu en termes méthodologiques, épistémologiques et ontologiques de la manière de construire une recherche avec ces matériaux et leurs conséquences sur la présentation des résultats. Les chercheurs et chercheuses en sciences sociales, spécialement ceux et celles intéressés par les méthodes visuelles, ont besoin de cette réflexion pour

apprendre à utiliser des images lors de la présentation des résultats de recherche (Meyer, 2017).

Objectif

L'objectif de cet article est de réfléchir aux enjeux de la présentation visuelle des résultats de recherche et de la problématiser comme une forme particulière de communication non verbale des sciences sociales. De nature théorique, cette démarche consiste à décrire cette communication afin de comprendre : 1) les moyens de présenter ces contenus (quelles formes ils prennent, quels statuts on leur accorde, quels usages on en fait) ; 2) la visibilité des résultats de recherche (qu'est-ce qu'on voit et de quelle manière) ; 3) leur visualité (qu'est-ce qui encadre la manière de les voir et de les faire voir).

Cadre théorique

Les études visuelles fournissent des bases théoriques pour comprendre la communication avec des images et autres contenus visuels (pour une introduction à ce champ, voir Boidy, 2017 ; Smith, 2005). Le but ici n'est de faire ni l'histoire ni la description détaillée des différentes postures épistémiques pouvant fonder l'usage de matériaux visuels pour présenter les résultats de recherche en sciences sociales. Je souhaite simplement rapporter les distinctions entre trois termes qui permettent de décrire la relation entre l'objet de recherche, le processus entrepris par les chercheurs et chercheuses faisant emploi de méthodes particulières, entre autres visuelles, et la spécificité de la présentation visuelle des résultats. Ces termes sont le « visible » et le « visuel »,

deux mots assez courants dans le champ des études visuelles auxquels on peut en ajouter un troisième, le « visualisé ».

Dans le champ des études visuelles, le visible réfère à la qualité de la chose qui est vue ou les aspects qui peuvent être vus. Le visuel réfère quant à lui au sujet qui voit et comprend l'objet. Cependant, on peut aussi affirmer que le visible relève de l'objet donné et le visuel d'un mode du sens de la perception individuelle et de l'action de voir physiquement, ou au contraire, souligner leur construction culturelle. La relation entre les deux premiers, relation physique, voire mécanique entre l'objet visible et le sujet percevant, c'est ce que l'on nomme la « visibilité » ; entre les seconds, on trouve une relation de savoir, voire de pouvoir entre un sujet dans un contexte social donné et un objet conceptualisé, c'est ce que l'on nomme la « visualité » (voir Foster, 1988 ; Jay, 2002 ; Sturken et Cartwright, 2018).

Dans tous les cas, les études du visible et du visuel engagent la recherche sur différentes pistes. Le visible est surtout analysé par le contenu des images. Dans ce type d'analyse, l'image est une évidence, une trace de ce qui était, une inscription présentée ici sur papier. Cela aura deux conséquences pour la présentation des résultats de recherche. D'un côté, le chercheur ou la chercheuse peut se contenter de montrer pour convaincre, mais de l'autre côté, il ou elle est dans l'obligation de faire voir ce qui est défendu (Rose, 2014). Le visuel est plutôt analysé à travers la fonction des images. Plutôt qu'une évidence, l'image y est comme le signe d'un régime de vérité, c'est-à-dire une manière de montrer qui est aussi une visualisation du social. Gillian Rose

(2012) affirme que cette recherche devrait être engagée dans la critique de la culture visuelle. Chez elle se mêlent l'interprétation de l'image, l'expérience sensorielle, affective et émotionnelle et la réflexivité du chercheur ou de la chercheuse et du lecteur ou de la lectrice. Pour démêler ces aspects de la visualité, elle repère quatre sites où la critique peut développer la construction des significations des images : sa production, l'image elle-même, sa circulation et ses publics (Rose, 2016). Jon Wagner (2006) souligne plutôt la distinction entre le visuel et le « visualisé », le premier référant à la perception directe du sujet et le second au processus de compréhension. Le visible est pour lui similaire à l'évidence, le visuel à l'observation et l'analyse, et le visualisé à l'interprétation et la théorie que l'on trouve dans le processus scientifique. Il note trois conséquences de porter attention à ces termes : le chercheur ou la chercheuse devrait examiner comment les matériaux, les images, les idées et la vie sociale s'entrecroisent dans différents contextes ; il ou elle devrait expliciter pour chaque situation les interfaces entre les textes, les images, les activités, les contextes et les significations reliés aux enjeux méthodologiques et théoriques auxquels il ou elle fait face ; et il ou elle doit considérer les nouvelles opportunités de communiquer avec les autres membres de la recherche et le public. En résumant ces idées tout en les poursuivant, Du et Meyer (2008) et Chauvin et Reix (2015) proposent de distinguer des études faites *avec*, *sur* et *en* images, c'est-à-dire des usages de matériaux visuels comme outils, objets et supports de recherche.

Selon Rose, les recherches pour lesquelles des méthodes visuelles sont utilisées se concentrent dans le visible. Peu de chercheurs et chercheuses en sciences sociales critiqueraient les objets étudiés par rapport à une culture visuelle. Ces recherches produiraient donc un social lui-même visible plutôt que visuel, car on y montrerait la vie sociale sans produire une compréhension culturelle à travers l'usage de matériaux visuels. C'est un constat intéressant pour considérer les méthodes visuelles en sciences sociales d'un point de vue épistémologique, voire même ontologique. La distinction supplémentaire de Wagner peut cependant être utile pour comprendre différents usages locaux de matériaux visuels, cette fois d'un point de vue méthodologique. En effet, les usages de différents matériaux visuels peuvent avoir des significations contextuelles distinctes lorsqu'ils servent, par exemple, à enregistrer une caractéristique sociale visible, à comprendre ce qui est visuellement significatif dans une image, ou encore à représenter une théorie sociale.

Communication non verbale en recherche

Je rappelle que certaines méthodes visuelles en sciences sociales précèdent la présentation des résultats. Non seulement elles permettent une communication non verbale entre les membres de la recherche, mais aussi un courant d'information non linéaire et un engagement riche du public. Ce processus peut comprendre, en plus de la diffusion des résultats, des formes de consultation ou de participation à la recherche (Rowe et Frewer, 2005), voire même des formes de participation décentrées des institutions de recherche (Bucchi et Neresini, 2008 ; Callon, Lascoumes et Barthe, 2014).

Luc Pauwels (2011) a proposé un cadre intégrant une variété de choix et d'aspects à considérer lorsque l'on fait usage de méthodes visuelles en sciences sociales (Figure 1). Les deux premiers thèmes de ce cadre peuvent servir à comprendre d'où proviennent les matériaux visuels qui sont présentés lors de la diffusion de la recherche. Le premier thème, l'origine et la nature des visuels, c'est d'abord le choix de trouver des images, dans la société ou à partir des données d'autres recherches, ou de produire des matériaux visuels, soit personnellement, soit en collaboration avec un professionnel ou une professionnelle, soit avec les participants et participantes à la recherche. C'est aussi le sujet ou le référent des matériaux visuels : des artefacts, des comportements naturels, provoqués, prescrits ou reconstitués, ou encore, des concepts. La nature des images, c'est finalement le médium : un enregistrement non visuel, comme des notes écrites ; un enregistrement intentionnel et non-algorithmique, comme le dessin, les diagrammes et tableaux ; un enregistrement automatique et algorithmique, comme la photographie et le film.

Le deuxième thème, l'objectif et la conception de la recherche, comprend aussi trois aspects. Pauwels relève d'abord les types d'analyses choisies par les membres de la recherche : analyse du contenu, de la forme, des processus de production et de consommation ou des interprétations des images par les sujets de recherche. D'autre part, le choix des théories est quasi infini, car elles peuvent toutes servir à informer l'analyse, selon le sujet. Finalement, il intègre six problèmes méthodologiques au cadre des aspects de la recherche en

sciences sociales : les *compétences visuelles* nécessaires pour penser et faire de la recherche avec des matériaux visuels, qui comprennent l'opérationnalisation de la théorie, les techniques d'enregistrement, la culture visuelle locale et les connexions des membres de la recherche avec des acteurs et actrices du milieu ; la *stratégie de collecte de données*, qui s'inscrit dans une approche opportuniste de sélection des données ou systématique d'échantillonnage ; le *contrôle, la réduction ou le repérage des influences* de la recherche sur le comportement des personnes participantes ; le *degré de participation des sujets*, qui peuvent n'être jamais au courant de leur implication dans la recherche ou être intégrés comme des collaborateurs et collaboratrices à part entière ; *l'inclusion du contexte* de recherche à même les données visuelles ou en ajoutant d'autres types de données ; les *aspects éthiques et légaux* de la recherche, spécialement le droit à l'image et le droit d'auteur ou d'autrice.

Le cadre de Pauwels peut servir à comprendre plusieurs aspects de la communication non verbale en recherche. D'une part, comment les images font la médiation entre les chercheurs, les chercheuses et les participants et participantes lors de la collecte de données. D'autre part, comment l'analyse des images peut être faite en collaboration avec d'autres membres de la recherche ou même avec les participants et participantes. Si les deux premiers thèmes permettent de comprendre différentes formes de communication en recherche lorsque des méthodes visuelles sont utilisées, c'est aussi à partir de ces choix que l'on comprend d'où viennent les matériaux présentant les résultats. Sarah Pink (2011) a par exemple filmé les visiteurs et visiteuses d'une

exposition de photographies d'époque. La vidéo était pour elle un moyen de participation et d'échanges avec les sujets de son étude. L'image qu'elle présente dans son article (figure 2) représente le dispositif visuel mis en place lors de l'exposition et visibilise les pratiques locales des visiteurs et visiteuses. Cela est possible grâce à la production d'une image à l'aide d'une technique automatique de captation d'un comportement naturel relatif à une culture matérielle particulière, au choix d'analyser le processus de diffusion et de réception de ces images, aux théories de la pratique qu'elle mobilise et au contexte qu'elle décrit par le texte et que l'on aperçoit en l'image. La fabrication du visuel utilisé pour la présentation de l'exposition de photographies a des enjeux scientifiques particuliers, notamment par rapport à l'influence de la chercheuse et de la caméra sur le comportement des visiteurs et visiteuses, et éthiques, par exemple quant à leur anonymat. Ces aspects des matériaux visuels sont à considérer par la chercheuse, mais font aussi l'objet d'une communication entre elle et les participants et participantes. Le troisième thème du cadre de Pauwels, qui sera maintenant abordé, permet d'analyser la présentation des matériaux de recherche en plus de leur fabrication.

Présentation des résultats de la recherche

Le troisième et dernier thème du cadre de Pauwels concerne la présentation des résultats. Je décrirai celui-ci avant de discuter de la visibilité et de la visualité des résultats présentés.

Formats

La première catégorie de ce thème est le format de la présentation. On se trouve ici sur un continuum entre deux pôles. D'un côté, on décide de publier un texte écrit ou d'exposer oralement ses résultats sans matériaux visuels et, de l'autre, un document dont la composition principale est visuelle, comme un film ou un essai photographique. Entre les deux se trouvent toutes sortes de productions multimédias, comme un article scientifique avec quelques images ou une conférence avec un support visuel. Ajoutons qu'il y a moyen de présenter les données de recherche en plus des résultats, particulièrement sur des bases de données numériques (Banks, 2001, pp. 151–166). Même lorsque des matériaux visuels sont utilisés en cours de recherche, il n'est pas rare de ne trouver aucune image dans la présentation des résultats. À l'inverse, une recherche n'ayant aucune donnée visuelle peut présenter une visualisation des résultats. Tout dépend des objectifs de recherche et des méthodes appropriées pour les atteindre. Une collecte systématique d'images, toutes les couvertures d'un magazine par exemple, couplée à une analyse de contenu pour mesurer la fréquence de différentes variables, comme le genre, le rôle, la situation ou la grosseur relative (Bell, 2001), ne nécessite pas de reproduction visuelle des résultats, car les statistiques et leurs significations représentent la finalité de la recherche. Au contraire, si l'objectif est de capter un processus, de représenter un phénomène en train d'être performé, de rester proche du contexte, de la situation, du local, alors une image ou un corpus d'images peut être nécessaire

ou avantageux (Galison, 2014). Un graphique, un diagramme ou un tableau peut aussi servir à voir différents phénomènes dans une grande quantité de données, par exemple lorsqu'elles sont extraites du web (Beuscart, Cardon, Pissard et Prieur, 2009).

Le choix du format peut s'inscrire dans une tradition de recherche pour certaines disciplines. Le film et l'essai photographique ont par exemple une histoire importante en sociologie et en anthropologie (Becker, 1974). Le sujet de la recherche peut aussi être décisif pour représenter un phénomène, la communication par la gestuelle étant par exemple plus facilement visible en mouvement qu'en image fixe (Alač, 2014 ; Collier et Collier, 1986). Certains enjeux éthiques doivent aussi être pris en compte dans le choix d'un format de présentation, le dessin préservant l'anonymat des participants par exemple (Vertesi, 2012). Ce choix peut aussi être fait par rapport aux compétences personnelles des membres de la recherche ou une demande institutionnelle pour un rapport de recherche commandée. Plusieurs facteurs influencent donc la décision du format de présentation des résultats. De plus, la validité du choix de format est relative à tous les autres choix qui sont faits au cours de la recherche et aux objectifs à atteindre.

Statuts

La deuxième catégorie de ce thème est le statut des éléments visuels présentés. Leur rôle peut être spécifique, comme celui d'illustration. Cependant, même lorsqu'il est spécifique, le rôle peut varier, par exemple en illustrant un cas

typique, particulier ou exceptionnel. Les matériaux visuels peuvent aussi répéter les informations présentées sous d'autres formes, exprimer une idée indépendante ou être en complémentarité avec elles.

Les trois catégories de Wagner, le visible, le visuel et le visualisé, sont utiles pour catégoriser les différents rôles des matériaux visuels présentés lors de la diffusion des résultats de recherche. Qu'ils soient utilisés comme illustration, exemple ou exception, certains matériaux servent à visibiliser le phénomène étudié. Par exemple, Nancy Van House (2009) étudie les usages sociaux de la photographie. Le corpus d'images qu'elle présente dans l'un de ses articles (Figure 3) rend visibles toutes les phases du processus de captation photographique, d'organisation et de mise en circulation des images, qui sont l'objet de sa recherche. Pour d'autres, les images reproduites font partie des matériaux analysés et synthétisent l'argumentaire. Celles-ci ne visibilisent pas le phénomène, mais rendent compte de l'observation et de l'analyse. C'est ce que font voir les images de manuels scientifiques présentées par Michael Lynch comme cas particulier de dispositif visuel utilisé dans des publications scientifiques (1985, 1990). Chaque image montre ce que Lynch observe et, prises ensemble, elles forment un corpus synthétisant son interprétation de la culture visuelle scientifique étudiée. Finalement, certains matériaux visuels présentent la construction théorique du chercheur. Amann et Knorr Cetina (1988) montrent par exemple sous forme de diagramme leur théorie du processus de fixation des évidences scientifiques. Ici, les images sont utilisées dans une stratégie de compréhension de ce que font les sujets étudiés.

Avec ce dernier cas, on voit que le statut des présentations visuelles des résultats de recherche ne tient pas seulement aux rôles joués par les matériaux reproduits, mais aussi à la relation entre les différents systèmes expressifs. En effet, les diagrammes d'Amann et Knorr Cetina mettent en relation des éléments verbaux par des liens visuels. De plus, un élément visuel n'a pas le même statut si on le contextualise dans le corps du texte (Hall et al., 1968), s'il est discuté lors d'un entretien dont un extrait est reproduit en légende (Harper, 2002) ou lors d'une observation dont des extraits de discussion font l'objet d'une analyse conversationnelle (Woolgar, 1990). On pense aussi, à même l'expression visuelle, aux relations entre des images de systèmes différents, par exemple lorsque deux médiums engendrent des lectures et des pratiques d'observation distinctes, comme entre la photographie et le dessin (Law et Lynch, 1990)

Usages

La troisième et dernière catégorie du cadre de Pauwels concerne les usages des éléments visuels et le cadre dans lequel on les présente. Ce que l'on fait avec ces matériaux visuels, non seulement avec le produit visuel, mais aussi tout ce avec quoi on travaille lors du processus de visualisation, varie d'une recherche à l'autre. De plus, leurs significations sont dérivées en grande partie du cadre de la présentation. Un rapport de recherche, une communication avec des collègues du même domaine, l'enseignement au corps étudiant et un produit grand public ont tous des objectifs particuliers et différents processus pour les atteindre.

Dans une étude comparant les images produites à partir des données du télescope spatial Hubble et de certaines œuvres du courant romantique américain, Elizabeth Kessler défend que l'espace astronomique y est représenté comme un paysage de l'ouest des États-Unis. À partir de l'analyse des contenus et des formes des images astronomiques, elle y trouve l'influence des mêmes concepts du « sublime » et de « frontière » que dans les œuvres romantiques. Cette description s'applique autant à sa thèse doctorale (Kessler, 2006), à une partie d'un article (Kessler, 2007), et à un livre qu'elle a publié (Kessler, 2012). Cependant, les formats de ces documents varient d'une situation à l'autre, notamment la qualité et la quantité des images ainsi que leur relation avec le texte. L'une des raisons est que l'on ne défend pas une thèse pour un petit public d'experts et d'expertes de la même manière que l'on présente une publication pour un grand public. Ce n'est pas uniquement une question de composition de l'image ou de médium de présentation. La signification accordée aux images change en fonction de l'identité du public (par exemple des collègues du même domaine par rapport à des personnes étrangères) et des pratiques sociales (la même personne ne juge pas une thèse comme elle se divertit à la lecture d'un grand livre d'images). Par ailleurs, Rose (2016, p. 46) affirme que les usages des images ont une fonction esthétique, mais aussi sociale. On observe cette dernière fonction des images lorsque Kessler (2014) présente devant un public de pairs les mêmes concepts qu'elle a défendus pour sa thèse, son article et publiés dans son livre, mais cette fois avec sa voix et une série d'images, dont des images en mouvement. En plus de ces spécificités esthétiques, cette présentation des résultats de recherche a ses propres fonctions

sociales : non seulement Kessler vulgarise le sujet en l’inscrivant dans un programme – l’image comme emplacement¹ –, mais elle clôt le cycle de conférence juste avant la réception. Ces détails sont contextuels, mais ils influencent qui sont les personnes présentes à cette conférence et dans quel état elles se trouvent au moment de la présentation.

Visibilité des résultats de recherche

On a vu plus tôt que, selon Gillian Rose, la visibilité des méthodes de recherche est liée non seulement aux matériaux visuels qu’elles impliquent, mais aussi aux aspects de la société qu’elles rendent visibles. Ainsi, les résultats de recherche sont visibles en deux sens, d’abord parce qu’on y inclut des images ou autres matériaux visuels, ensuite parce qu’ils montrent des aspects d’un phénomène étudié. On dirait de la première, étant reliée au document présenté, que c’est la visibilité ontologique des résultats de recherche ; de la seconde, reliée aux questions posées, que c’est sa visibilité épistémologique.

La première question à poser est de savoir ce que montrent les documents. Ce qui est montré sont les aspects que j’ai présentés dans la section précédente, c’est-à-dire les formats, les statuts et les cadres d’usage. Les documents étudiés montrent ces aspects des résultats de recherche – et les verbalisent dans certains cas. De plus, les résultats de recherche montrent ce qu’on voit dans les données ou ce qu’on pourrait potentiellement voir. On en trouve un exemple dans l’éllicitation photographique et la photo-voix (Hodgetts, Chamberlain, et Radley,

¹ <https://citris-uc.org/event/image-as-location-oct-22/>

2007), alors que les participants et participantes peuvent discuter de ce qu'ils et elles voient et ne voient pas dans les images produites pour la recherche ou trouvées dans la société. Les membres de la recherche peuvent mettre en évidence cette visibilité seulement avec les commentaires des participants et participantes, mais aussi en contrastant les images utilisées avec des images prises dans d'autres contextes et pour d'autres fins. Dans tous les cas, la visibilité ontologique des résultats de recherche revient à la matérialité des documents présentés, ou non présentés lorsqu'un texte cite des données visuelles absentes de la recherche ou qui ne servent pas de matériaux pour la présentation des résultats.

La question qu'on peut poser ensuite est de savoir comment et pourquoi on fabrique du sens avec cette visibilité. Howard Becker (1974) explique par exemple que des sociologues font de la photographie et présentent leurs images pour répondre aux mêmes questions que pour toute autre analyse sociologique et sur les mêmes sujets et concepts. La seule différence, selon lui, est que les photographes doivent être alertes aux concrétisations visuelles de leurs idées et simultanément ouverts à laisser ce qu'ils et elles trouvent dans ces photographies diriger le développement théorique. Becker affirme aussi que la vérité soutenue en recherche à l'aide d'images doit être assujettie au genre qu'elles peuvent proposer (2007). En d'autres mots, les images ne montrent aucune chose et n'émettent aucune affirmation sans que l'on n'interagisse avec l'objet de cette communication. Le choix d'un format, le statut des images dans le texte et l'encadrement des usages par le public sont tous des aspects non

seulement de la fabrication du produit visuel, mais aussi de sa signification. C'est-à-dire que ce qui est visible ou non dans les données informe les différentes étapes du processus de recherche jusqu'à la présentation des résultats, et au-delà jusqu'aux usages de ceux-ci par d'autres personnes. Le processus vise à incorporer progressivement une vision claire et précise du phénomène étudié au sein des images résultantes et ses contenus afférents. Cette visibilité épistémologique des résultats de recherche est donc reliée au document visuel présenté, mais aussi à la visualisation du phénomène social que les résultats représentent.

Ces constatations imposent de revenir à la définition de la visibilité de Jon Wagner. Celle-ci est importante pour comprendre la signification des matériaux visuels contextuelle au processus de recherche. La visibilité, selon Wagner, est associée à la réalité matérielle. Dans le cas de la présentation des résultats de recherche, les matériaux visuels peuvent servir d'évidence d'un aspect matériel examiné d'une culture ou d'une société ; c'est l'évidence d'une réalité dans le sens que ce qu'on cherche à voir est indépendant des objectifs et des moyens de recherche. Cependant, les résultats de recherche ne sont pas seulement constitués de matériaux visuels, mais de matériaux visuels visuellement significatifs vis-à-vis du phénomène étudié. Ces deux aspects de la visibilité des résultats de recherche, visibilité ontologique (les matériaux visuels) et visibilité épistémologique (visuellement significatifs), se rapportent au cadre de recherche. En somme, les résultats sont visuels relativement à la matérialité des documents présentés et visuellement significatifs, dans le cadre de la recherche,

relativement au phénomène étudié. La visualité, qu'on abordera maintenant, est aussi relié à cette logique, mais cette fois ce n'est pas la signification des matériaux de la recherche qui est prise en compte, mais celle de la recherche au sein d'un champ disciplinaire, des sciences sociales, voire même plus généralement en rapport avec la connaissance scientifique.

Visualité des résultats de recherche

La présentation visuelle des résultats de recherche n'est pas spécifique aux sciences sociales, mais les images utilisées dans l'une de ces disciplines académiques sont distinctes de toutes autres représentations. Prenons par exemple le diagramme, une figure que l'on trouve autant dans des études en sciences naturelles qu'en sciences sociales. Selon Marcus Banks (2001, p. 34), les diagrammes représentant une communauté au sein d'une étude anthropologique n'ont pas plus d'intérêts sociaux ou culturels que les diagrammes d'autres sciences, ou encore vis-à-vis d'une œuvre abstraite d'art moderne ou de la photographie d'une galaxie utilisée en astronomie. La distinction entre la production et la consommation d'objets visuels entre les sciences sociales et les autres domaines, selon lui, tient à leur enracinement dans des discours sociologiques. En rapport avec la visualité des résultats de recherche, on peut interpréter cet enracinement de deux manières. D'abord, la visualité est liée à l'enracinement pratique de la recherche dans un champ, un domaine ou les sciences en général ; on dirait de celle-ci qu'elle est méthodologique. Ensuite, la visualité est liée à l'enracinement culturel de la recherche dans ce champ ou domaine, visualité que l'on dira épistémologique.

Les enracinements pratiques et culturels sont indissociables, mais pour Pickering (1992), les « pratiques » scientifiques se résument à ce que font actuellement les scientifiques, alors que les « cultures » réfèrent au champ de ressources nécessaires pour l'opération de ces pratiques.

La visualité méthodologique d'une recherche se rapporte à sa matérialité. La question à poser ici est de savoir au sein de quelles pratiques scientifiques la recherche inscrit les usages de matériaux visuels. Une autre façon de présenter la question est de savoir dans quelle mesure les pratiques d'une discipline, d'un domaine ou des sciences en général encadrent la manière de montrer ces matériaux, et pour le public, la manière de les voir. Quoiqu'ils aient des objectifs communicationnels communs, les usages d'un blogue de recherche et les pratiques visuelles attachées à ce médium sont, par exemple, différents d'une culture épistémique à l'autre, car les contextes de recherche et les connaissances sur les pratiques médiatiques varient entre elles (Kjellberg, 2014). Au-delà des intentions de la recherche, les usages d'un blogue pour faire la présentation des résultats s'inscrivent donc dans certaines manières de faire. En ce sens, la visualité méthodologique des résultats de recherche est aussi en rapport avec la matérialité des documents présentés, mais ici ce sont la circulation et les usages de ces matériaux qui sont en jeu. À travers les pratiques qui engagent à la fois chercheurs, chercheuses et matériaux visuels, on voit quels savoirs sont partagés, quels savoir-faire sont mobilisés, quels publics sont visés et de quelles manières.

La visualité épistémologique d'une recherche a rapport à la signification des matériaux visuels présentant un phénomène relativement à un champ disciplinaire, un domaine ou les sciences en général. La question à poser est : quels sens les usages des matériaux visuels ont-ils vis-à-vis des pratiques partagées par un groupe donné ? Dans une formulation plus descriptive, on demanderait : quelles sont les manipulations servant à traduire un processus scientifique en production visuelle et dans quelle mesure encadrent-elles la manière de montrer ces résultats, et pour le public, la manière de les voir ? Prenons, par exemple, l'ethnographie de laboratoire de Janet Vertesi (2015) pour étudier la visualisation des deux robots qui explorent Mars, *Spirit* et *Opportunity*. Plusieurs images reproduites dans son livre sont utilisées pour d'autres travaux, comme les photographies de la surface martienne servant à des géochimistes et des géomorphologistes à étudier la composition et l'organisation du sol de la planète rouge. Les usages de ces images par Vertesi ont cependant recours aux ressources d'une tout autre culture que celles de ces acteurs et actrices. En interprétant ces images conjointement aux observations des ingénieurs et ingénieures, elle met en pratique et en relation le concept d'incorporation (des scientifiques qui miment les deux robots pour les contrôler), la technique de la photographie (pour permettre la description de leurs postures), des interprétations visuelles locales (permettant selon elle le maintien de la structure organisationnelle au sein du groupe étudié) et des interactions avec les sujets (entre autres médiées par les images lues et prises lors de la recherche). Cette performance est une expression particulière, en termes de sensation, de construction de sens et de relation aux autres, d'une

culture visuelle socioscientifique associée à l'interprétation de la surface martienne dans une démarche ethnométhodologique. C'est aussi une visualisation singulière du corps des scientifiques, qu'on pourrait associer à une visualité féministe et matérialiste (Cartwright, 2014). Cet exemple montre que la visualité épistémologique des résultats de recherche est complexe, car elle est liée non seulement aux significations des matériaux visuels vis-à-vis des pratiques d'un domaine de connaissances sur un objet de recherche ou un phénomène étudié, mais aussi par rapport aux théories mobilisées.

Conclusion

Les enjeux de la présentation visuelle des résultats de recherche sont nombreux. On pense notamment à tous les aspects reliés à la multiplicité des moyens de fabriquer et présenter ces contenus et leur encadrement dans différents contextes. Problématiser la présentation visuelle des résultats de recherche en sciences sociales comme une forme particulière de communication non verbale exige aussi de réfléchir à la visibilité et la visualité de ces résultats de recherche, qui sont indissociables des contextes dans lesquels s'inscrivent leurs présentations. Alors qu'une recherche empirique devrait compléter cette démarche afin de comprendre les processus de production et de réception de ces contenus dans des contextes décrits avec plus de profondeur, cette démarche théorique permet du moins d'établir quels liens devraient être étudiés entre les contenus présentés visuellement et les contextes de présentation. L'analyse de la visibilité et de la visualité des résultats de recherche montre notamment qu'on devrait porter une attention particulière non seulement à la

fabrication des matériaux visuels et leurs insertions dans les documents présentant les résultats de recherche, mais aussi chercher à comprendre comment et pourquoi ces matériaux sont visuellement significatifs vis-à-vis de la recherche elle-même, du domaine de recherche et de la connaissance scientifique mobilisée.

ANNEXES

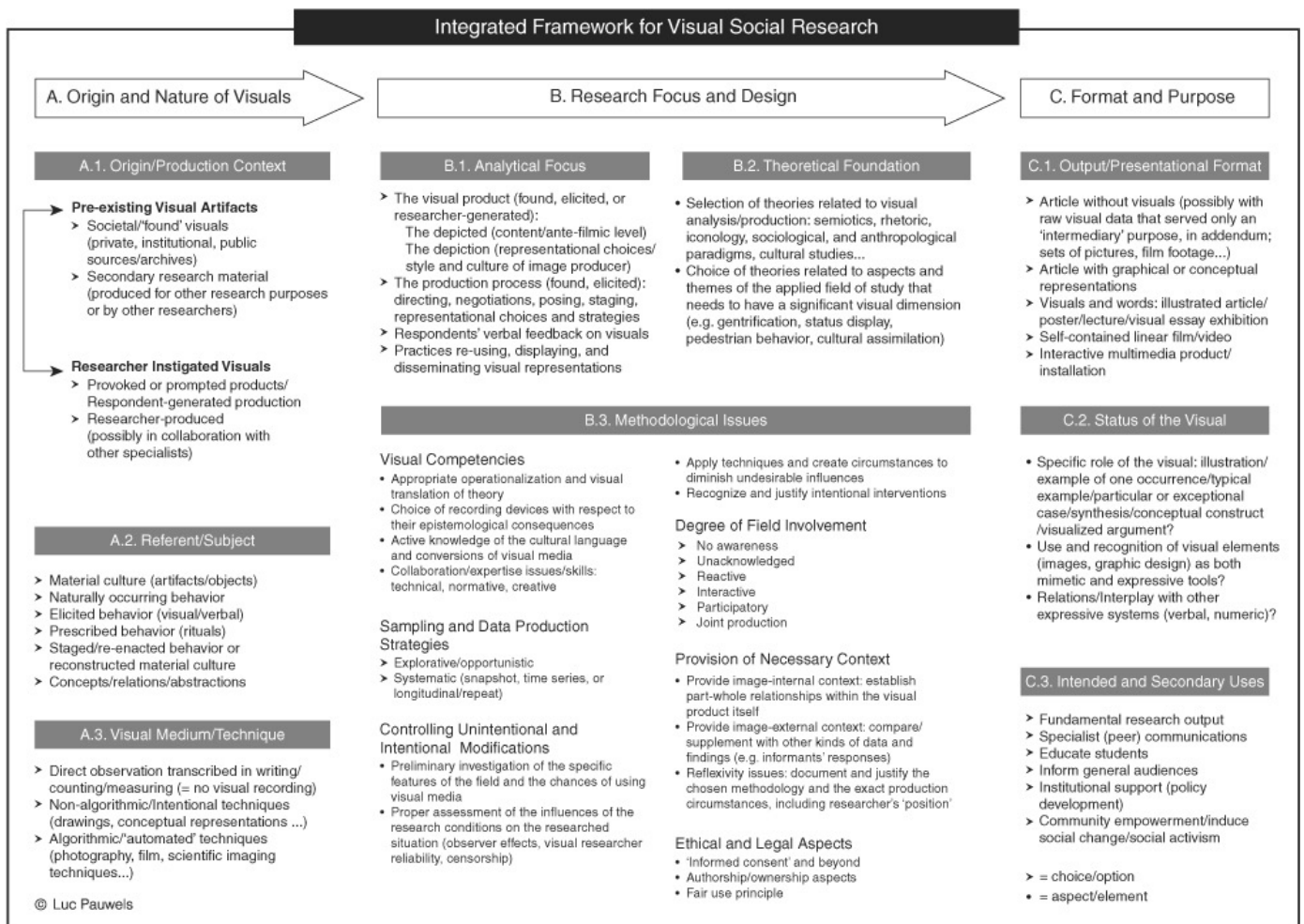


Figure 1 – Cadre intégré des méthodes visuelles en sciences sociales (Pauwels, 2011)



FIGURE 1. Images of past carnivals were laid out on tables during carnival. This meant that local people could scan for relatives and friends, and remember past events together, to produce personal narratives and collective memories at a number of levels. Photograph © Sarah Pink 2005, with credit to Aylsham Town Council Archive to which the photographs featured in this figure belong.

Figure 2 – Photographie d’une exposition de documents d’archive de la ville d’Aylsham prise par Sarah Pink durant son carnaval de 2005.

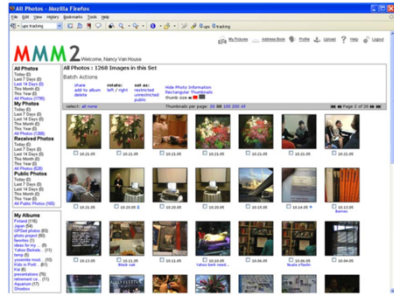


Fig. 1. MM2 user personal webpage. Shows images taken by the owner or received from other MM2 users, by time, most recent first. From here images can be sent to other users on the MM2 to system or, via email, to others.



Fig. 3. Photo likely taken to fill out a narrative: in this case, likely to indicate location of a sequence of images.



Fig. 4. Work station with personal photos.



Fig. 6. Subject views photo, and photo is re-taken.

Figure 3 – Quelques images des projets de recherche sur la photographie personnelle présentées par Nancy Van House.

Références

- Alač, M. (2014). Digital Scientific Visuals as Fields for Interaction. Dans C. Coopmans, J. Vertesi, M. Lynch, et S. Woolgar (Dir.), *Representation in scientific practice revisited* (pp. 61–87). Cambridge, Mass: MIT Press.
- Amann, K., et Cetina, K. K. (1988). The Fixation of (Visual) Evidence. *Human Studies*, 11(2/3), 133–169.
- Banks, M. (2001). *Visual methods in social research*. London: Sage.
- Becker, H. (1974). Photography and Sociology. *Studies in Visual Communication*, 1(1), 3–26.
- Becker, H. (2007). Les photographies disent-elles la vérité? *Ethnologie française*, Vol. 37(1), 33–42.
- Bell, P. (2001). Content Analysis of Visual Images. Dans T. Van Leeuwen et C. Jewitt (Dir.), *Handbook of visual analysis* (pp. 10–34). London; Thousand Oaks [Calif.]: SAGE.
- Beuscart, J.-S., Cardon, D., Pissard, N., et Prieur, C. (2009). Pourquoi partager mes photos de vacances avec des inconnus? *Reseaux*, n° 154(2), 91–129.
- Boidy, M. (2017). « I Hate Visual Culture ». *Revue d'anthropologie des connaissances*, Vol. 11(3), 303–319.
- Bucchi, M., et Neresini, F. (2008). Science and Public Participation. Dans E. J. Hackett, O. Amsterdamska, M. Lynch, et J. Wajcman (Dir.), *Handbook of science and technology studies* (pp. 449–472). Cambridge, Mass: MIT Press.
- Callon, M., Lascoumes, P., et Barthe, Y. (2014). *Agir dans un monde incertain: Essai sur la démocratie technique*. Paris: Éditions Points.
- Cartwright, L. (2014). Visual Science Studies: Always Already Materialist. Dans A. Carusi, A. S. Hoel, T. Webmoor, et S. Woolgar (Dir.), *Visualization in the Age of Computerization* (pp. 243–268). New York: Routledge.
- Chauvin, P.-M., et Reix, F. (2015). Sociologies visuelles. Histoire et pistes de recherche. *L'Année sociologique*, Vol. 65(1), 15–41.
- Collier, J., et Collier, J. (1986). *Visual anthropology photography as a research method*. Albuquerque: University of New Mexico Press.
- Du, M., et Meyer, M. (2008). Photographier les paysages sociaux urbains. Itinéraires visuels dans la ville. *Ethnographiques.Org*, (17).
- Foster, H. (Dir.). (1988). *Vision and Visuality*. Seattle, Wash: Bay Press.

- Galison, P. (2014). Visual STS. Dans A. Carusi, A. S. Hoel, T. Webmoor, et S. Woolgar (Dir.), *Visualization in the Age of Computerization* (pp. 197–225). New York: Routledge.
- Hall, E. T., Birdwhistell, R. L., Bock, B., Bohannon, P., Diebold, A. R., Durbin, M., ... Vayda, A. P. (1968). Proxemics [and Comments and Replies]. *Current Anthropology*, 9(2/3), 83–108.
- Harper, D. (2002). Talking about pictures: A case for photo elicitation. *Visual Studies*, 17(1), 13–26.
- Hodgetts, D., Chamberlain, K., et Radley, A. (2007). Considering Photographs Never Taken During Photo-production Projects. *Qualitative Research in Psychology*, 4(4), 263–280.
- Jay, M. (2002). Cultural relativism and the visual turn. *Journal of Visual Culture*, 1(3), 267–278.
- Kessler, E. A. (2006). *Spacescapes: Romantic Aesthetics and the Hubble Space Telescope Images*. [thèse de doctorat, University of Chicago, États-Unis]. ProQuest Dissertations & Theses Global.
- Kessler, E. A. (2007). Resolving the nebulae: The science and art of representing M51. *Studies in History and Philosophy of Science Part A*, 38(2), 477–491. <https://doi.org/10.1016/j.shpsa.2007.03.001>
- Kessler, E. A. (2012). *Picturing the Cosmos: Hubble Space Telescope Images and the Astronomical Sublime*. Minneapolis: University of Minnesota Press.
- Kessler, E. A. (2014, Novembre). *There and Back Again: Seeing Ourselves Through Telescopes, Satellites and Space Probes*. Youtube. https://www.youtube.com/watch?v=CzqV5T-XCXketab_channel=CITRIS
- Kjellberg, S. (2014). Researchers' Blogging Practices in Two Epistemic Cultures: The Scholarly Blog as a Situated Genre. *Human IT*;3, 12.
- Law, J., et Lynch, M. E. (1990). Lists, field guides, and the descriptive organization of seeing: Birdwatching as an exemplary observational activity. Dans M. E. Lynch et S. Woolgar (Dir.), *Representation in Scientific Practice* (pp. 267–299). Cambridge, Mass: MIT Press.
- Lynch, M. (1985). Discipline and the Material Form of Images: An Analysis of Scientific Visibility. *Social Studies of Science*, 15(1), 37–66. <https://doi.org/10.1177/030631285015001002>
- Lynch, M. (1990). The externalized retina: Selection and mathematization in the visual documentation of objects in the life sciences. Dans M. E. Lynch et

- S. Woolgar (Dir.), *Representation in Scientific Practice* (pp. 153–186). Cambridge, Mass: MIT Press.
- Meyer, M. (2017). De l'objet à l'outil : la photographie au service de l'observation en sciences sociales. *Recherche qualitatives, Hors Séries*(22), 8-23.
- Pauwels, L. (2011). An Integrated Conceptual Framework for Visual Social Research. Dans E. Margolis et L. Pauwels, *The SAGE Handbook of Visual Research Methods* (pp. 3–23). London, UK: SAGE Publications Ltd. <https://doi.org/10.4135/9781446268278.n1>
- Pickering, A. (Dir.). (1992). *Science as practice and culture*. Chicago: University of Chicago Press.
- Pink, S. (2011). Amateur photographic practice, collective representation and the constitution of place. *Visual Studies*, 26(2), 92–101. <https://doi.org/10.1080/1472586X.2011.571884>
- Rose, G. (2012). The question of method: Practice, reflexivity and critique in visual culture studies. Dans I. Heywood et B. Sandywell (Dir.), *The Handbook of Visual Culture* (pp. 542–558). London: Berg.
- Rose, G. (2014). On the Relation between 'Visual Research Methods' and Contemporary Visual Culture. *The Sociological Review*, 62(1), 24–46. <https://doi.org/10.1111/1467-954X.12109>
- Rose, G. (2016). *Visual methodologies: An introduction to researching with visual materials*. London: SAGE Publications Ltd.
- Rowe, G., et Frewer, L. J. (2005). A Typology of Public Engagement Mechanisms. *Science, Technology, et Human Values*, 30(2), 251–290.
- Smith, M. (2005). Visual Studies, or the Ossification of Thought. *Journal of Visual Culture*, 4(2), 237-256.
- Sturken, M., et Cartwright, L. (2018). *Practices of looking an introduction to visual culture*.
- Van House, N. A. (2009). Collocated photo sharing, story-telling, and the performance of self. *International Journal of Human-Computer Studies*, 67(12), 1073–1086. <https://doi.org/10.1016/j.ijhcs.2009.09.003>
- Vertesi, J. (2012). Seeing like a Rover: Visualization, embodiment, and interaction on the Mars Exploration Rover Mission. *Social Studies of Science*, 42(3), 393–414.

- Vertesi, J. (2015). *Seeing like a Rover: How robots, teams, and images craft knowledge of Mars*. Chicago; London: University of Chicago Press.
- Wagner, J. (2006). Visible materials, visualised theory and images of social research. *Visual Studies*, 21(1), 55–69. <https://doi.org/10.1080/14725860600613238>
- Woolgar, S. (1990). Time and documents in researcher interaction: Some ways of making out what is happening in experimental science. Dans M. E. Lynch et S. Woolgar (Dir.), *Representation in Scientific Practice* (pp. 123–152). Cambridge, Mass: MIT Press.

LA COMMUNICATION NON VERBALE DANS LE MILIEU DE LA SANTÉ : LA RELATION, ÉQUIPE MOBILE DE SOINS PALLIATIFS/MALADE, UNE MÉDIATION EN CRISE ?

Cécile Rivière

Résumé : *Durant les entretiens de visites à domicile avec l'équipe mobile de soins palliatifs, nous avons observé la nécessité pour les malades, d'avoir un temps de réflexion avant de répondre aux propositions de parcours de fin de vie proposées par l'équipe de soins. Il est important de se questionner en tant que membre professionnel de la santé, sur sa propre communication non verbale, avant d'aller questionner celle du patient-usager¹. D'où je parle ? Est-ce que le ton de ma voix est correct ? Est-ce que mon débit est lent ou rapide ? Ce qui est questionné par l'approche par l'objet intermédiaire, c'est l'aptitude à formuler un consentement de la part du patient-usager, au membre professionnel, dans la nature même de leur relation. Est-ce qu'une consultation où l'on utilise un objet intermédiaire, à travers les médiations de l'art, permet d'éviter les nœuds info-communicationnels, dans des situations d'enjeux relationnels et communicationnels ?*

Mots-clés : *Communication non verbale ; Recherche-action ; Soins palliatifs mobiles ; Art-thérapie ; Rythme.*

¹ Le terme patient définit une personne mise en relation avec un médecin qui peut devenir par la suite son médecin traitant si le cadre s'y prête. En soins palliatifs le patient est toujours suivi par son médecin traitant, qui est lui-même accompagné par le médecin de l'équipe mobile de soins palliatifs. Le terme usager permet au patient d'être reconnu comme un acteur avec des droits, dont celui du droit à l'accessibilité à l'information. Le soin est alors à concevoir comme un intermédiaire entre deux notions d'apparence dichotomique : le patient et l'usager.

Abstract: *During the home visit interviews with the mobile palliative care team, we observed the need for patients to have time to reflect before responding to the proposals for end-of-life pathways proposed by the healthcare team. As a health professional, it is important to question yourself about your own non-verbal communication before questioning that of the patient-user. Where am I speaking from? Is the tone of my voice correct? Is my speed slow or fast? What is questioned by the intermediate object approach is the ability to formulate consent on both the patient-user and the medical professional's parts, based on the very nature of their relationship. In art mediation processes, does a consultation where an intermediate object is being used make it possible to avoid information-communication, particularly in situations of relational communicational issues?*

Keywords: Non-verbal communication; Research-action; Mobile palliative care team; Art therapy; Pace.

Introduction

On peut se poser la question de la place du patient-usager dans notre système de santé française. Nos études en art-plastiques et en art-thérapie nous ont permis d'identifier des problématiques liées à des nœuds info-communicationnels lors de situations de prise en charge où le membre professionnel de santé n'obtient pas de retour feed-back de la ou du patient-usager qui n'a plus accès à une parole orale. L'apprentissage de l'interprétation d'œuvres d'arts en sciences de l'art et notre pratique de l'art-thérapie en équipe mobile de soins palliatifs nous ont permis, à travers notre recherche-action existentielle (Barbier, 1996), de proposer des hypothèses d'actions aux changements de comportements de l'équipe mobile de soins palliatifs des Hospices Civils de Beaune. Nous avons pu proposer, grâce à la motivation et au travail de coopération de cette équipe, d'élaborer, à travers des observations participantes actives et complètes, des objets de communication par le *Design Thinking* (Côté et al. 2017) et la création d'outils info-communicationnels. Ces outils sont le fruit d'une création de co-design entre nous (la doctorante) et le patient-usager dans un contexte de confiance créative, d'écoute sensible et d'empathie dont le but est de résoudre les situations de nœuds info-communicationnels rencontrés par les patients-usagers lors de leurs échanges avec les professionnels de l'équipe mobile de soins palliatifs de Beaune.

Le passage de la parole pleine vers une pensée signifiante n'est possible que si la personne trouve refuge dans le maniement de l'écriture et de la lettre. « La fonction de l'écrit » est à comprendre comme « un Autre mode du parlant dans

le langage » (Lacan, 2001). Le travail de ces éprouvés corporels est l'essence de la dynamique de communication dans cette relation thérapeutique, il ouvre la porte à la possibilité de transformation psychique pour le patient-usager. La mise en écriture et la mise en dessin par la ou le patient-usager, dans cet espace-temps de la représentation, élabore sa capacité à penser ce qu'elle ou il vit. Si le patient-usager perd le signifié de sa parole, le personnel soignant doit trouver un nouveau mode de communication adapté à chaque malade et développer sa capacité de rêverie. (Bion, 1962)

Nous avons donc décidé, par l'intermédiaire d'une thèse Cifre² au sein de l'équipe mobile de soins palliatifs (EMSP) d'un hôpital en région, d'étudier la communication d'urgence, comme une mise en échange dans un contexte où le symbolique ne peut plus être représenté par le parlant et où l'expression verbale devient poreuse au profit d'une médiation non verbale, par le prisme d'une étude monographique. Nous avons axé notre recueil de matériaux sur des observations participantes actives et complètes, nous avons organisé des focus groupes sur la création d'outil de communication avec les membres de l'EMSP, mais aussi avec des patients-usagers et leur famille, pour étudier la validité des indicateurs français de la qualité d'une prise en charge par les professionnelles et professionnels de santé. Nous avons proposé à l'équipe mobile de soins palliatifs de Beaune, à travers nos qualités de thérapeute formée aux médiations de l'art (performance, vidéo performance, peinture, photographie, installation et

² Conventions Industrielles de Formation par la Recherche qui permet, par l'intermédiaire de l'ANRT (Association Nationale de la Recherche et de la Technologie), de valoriser et de subventionner les entreprises françaises embauchant une personne doctorante.

art thérapie) de les accompagner lors de leurs visites auprès de patients-usagers communicant, peu ou non, verbalement.

Notre approche est fondée sur la recherche-action existentielle (Bernard, 2007), pour laquelle nous avons pratiqué des observations participantes actives et des observations participantes complètes lors de nos deux premières années de recherche. Nous travaillons sur l'émergence de situation de nœuds informationnels, lorsque la communication d'urgence n'arrive pas à prendre forme dans la pratique des relations sociales au sein des partenaires de la prise en charge d'un patient-usager communicant, peu ou non, oralement. Nous nous sommes immergés dans le quotidien de l'EMSP des Hospices Civils de Beaune afin de nous enraciner dans leurs contextes de normes, d'enjeux, de positionnements et de relations, comme proposé par Bernard Miège (2004) et Dominique Carré (2002). Le raisonnement inductif nous a permis de nous positionner à différents points de vue et de participer à un groupe impacté par un *turnover* lié aux contextes organisationnels. L'emploi du temps de l'équipe est le garant de la stabilité quotidienne de cette équipe ; c'est le seul élément qui se répète dans un environnement qui se définit comme mobile. Nous choisissons donc de prendre en compte l'amplitude horaire de travail 8-17h comme un indicateur d'inclusion aux patients-usagers pris en charge par cette équipe mobile de soins palliatifs.

Il y a aussi un deuxième indicateur à prendre en compte : la temporalité de l'EMSP n'est pas la même que celle des autres partenaires de la prise en charge

(personnes proches-aidantes, associations de bénévoles, professionnelles et professionnels de santé libéraux, paramédicaux.). La construction des contextes de la prise en charge est structurée par cette double temporalité qui crée une sorte « d'urgence » dans l'espace d'intervention de l'EMSP. Les membres de l'équipe mobile de soins palliatifs ont le sentiment de devoir rattraper le temps écoulé en dehors des horaires d'ouvertures de leur service et vécu à 100% par les patients-usagers, leurs familles et les équipes soignantes intervenant au quotidien. Ce contexte de situation crée un nœud temporel informel qui crée une urgence au sein du territoire géographique d'intervention de l'EMSP et de leurs horaires fixes et inflexibles.

Nous avons mobilisé une méthode qualitative faite de recueils de données (récits d'expériences, focus groups, entretiens libres avec les patients-usagers, semi directifs avec les familles, semi directifs avec tous les membres de l'EMSP et le réseau professionnel qui les entoure, cahiers d'ethnographie³) et d'éléments d'analyses (verbatim, dessins de patient-usagers, production de schémas scientifiques). Nous avons observé les interventions de prises en charge cliniques et médicales de cette l'EMSP au sein de son hôpital et sur son territoire d'exercice (223 communes, 17 EPHAD et de 1 SSR (site de soins et de réadaptation) dans des situations de nœuds communicationnels, lorsque les contextes de situations de chaque partenaire ne sont pas harmonisés et, où le changement par l'action peut provoquer une dynamique info-

³ Nous avons rédigé 15 cahiers d'ethnographie qui retracent notre quotidien de doctorante sur le terrain étudié. Chaque cahier retrace notre parcours dans la prise en charge d'une ou un malade : entretien avec la personne malade, atelier de création avec celle-ci, entretien avec la famille, les personnes soignantes, réflexion personnelle, croquis des interactions des partenaires de la prise en charge.

communicationnelle innovante auprès des différents partenaires. Ces différents partenaires peuvent être le Groupement des Professionnels du Pays Beaunois, l'hôpital à domicile lorsqu'il est mis en place, les équipes du service où le patient-usager est hospitalisée ou réside, l'association JALMALV Beaune, la famille et les proches de patient-usager, la personne elle-même, l'orthophoniste, le kinésithérapeute. Nous avons suivi le parcours de la prise en charge de 15 patients-usagers, du début de la prise en charge par l'EMSP à six mois après leur décès.

Nos premiers résultats font ressortir sur 15 parcours de patients-usagers suivis par l'EMSP, une différence d'approche épistémologique entre le point de vue « soignant » et le point de vue « scientifique », sur la notion de situation d'urgence (Mino, 2007) et sur la méthodologie d'utilisation des médiations de l'art (lors de nos accompagnements des membres de l'équipe dans leurs visites des patients-usagers). Il apparaît également que les contextes du lieu d'intervention, par leurs normes, leurs enjeux, ses positionnements et ses relations et le temps consacré à la médiation non verbale ont un impact sur la nature et le contenu de l'échange entre l'EMSP et le patient-usager. Pourtant, malgré certains décalages, il semble que la pratique de médiation par l'art réinscrit l'équipe dans une pratique du soin porteuse de sens et qui est cathartique.

A partir de notre recherche, nous souhaitons informer sur le rôle joué aujourd'hui par les médiations de l'art au sein d'une EMSP, mais aussi tirer une

sonnette d'alarme sur leurs utilisations encore mal encadrées afin de protéger encore davantage le patient-usager. (Colignon, 2012)

La communication non verbale entre l'EMSP et le malade : typologie et méthode

La communication non verbale entre les professionnelles et professionnels de santé et un patient-usager pourrait se décrire comme un langage en formation. Lorsqu'une ou un patient-usager rencontre l'équipe mobile de soins palliatifs, c'est toujours une nouvelle action entre un individu et une équipe. Cette poïétique caractérise et inscrit l'objet de cette relation qui sera jugée aux regards de ces protagonistes.

Cette relation est retranscrite par écrit, par l'EMSP de Beaune qui est très attachée à rendre compte des relations interpersonnelles dans ses comptes rendus, ses courriels et ses conseils aux autres partenaires de la prise en charge du patient-usager. Ces informations textuelles alimentent le réseau très complexe de la prise en charge d'une ou un patient-usager suivi par une EMSP, mais aussi le système de la structure hospitalière référente.

Au cours de notre recherche-action, nous avons suivi le parcours de Monsieur P lors de ses différents rendez-vous avec les membres l'EMSP, puis nous avons eu des entretiens individuels avec lui, puis avec son épouse. Madame P nous exprime que son mari aurait peut-être préféré « s'entretenir davantage avec le médecin parce qu'il s'agit d'un autre homme, auquel il aurait pu se confier.

Tandis que parler de certains problèmes avec les infirmières de l'EMSP lui semblait un peu plus compliqué ». Nous en déduisons l'hypothèse que Monsieur P aurait peut-être pu s'identifier au médecin en tant qu'homme, créant un miroir que le médecin aurait pu interroger par le biais du mimétisme. La relation du médecin de l'EMSP de Beaune avec sa ou son patient-usager se définit comme un colloque singulier sous le signe d'une rencontre complexe avec des enjeux relationnels avant d'être une relation de soins. Le statut du médecin lui confère un savoir théorique, pratique et symbolique, qui, en France, le situe au-dessus des autres membres de l'EMSP. La nature des liens émotionnels, affectifs, relève d'un rapport entre deux personnes qui, par leur relation, essaient tant bien que mal de créer de l'attachement (Anzieu, 1985) dans l'incertitude temporelle de la maladie. La spécificité de la maladie (maladie aiguë, chronique, fin de vie...) modifie le sens et le contenu de cette relation. Ces liens s'articulent autour d'un contrat implicite où seraient liés la liberté, le consentement, la confiance réciproque et le secret partagé (Rialle et al. 2014), afin de contenir et de préciser la parole de la ou du patient-usager pour ne transmettre, lors des réunions interdisciplinaires entre les partenaires de la prise en charge, que les informations essentielles.

Dans certains cas, et notamment lorsque la communication verbale est rendue difficile pour le patient-usager, lors des hospitalisations en EHPAD ou à domicile, la ou le médecin doit chercher et trouver la cause de la maladie ou du problème, avec pour seul soutien direct, ses sens : l'ouïe, la vue, l'odorat, le toucher. Elle ou il doit faire confiance à son intuition, ayant conscience de la

fausse neutralité des outils technologiques et leurs contextes d'utilisation avec la ou le patient-usager.

La communication de du médecin de l'EMSP de Beaune se caractérise d'abord par ses échanges verbaux et gestuels. Il cherche à écouter, comprendre puis réexpliquer la maladie au patient-usager. Nous constatons que dans l'action des relations, le médecin tente de faire apprendre au patient-usager son langage.

« Lorsque la maladie ne permet plus au patient d'exprimer un signifié au mot qu'il utilise, le lien peut devenir compliqué » explique le médecin de l'EMSP. Cela rejoint le témoignage de l'interne en soins palliatifs : « j'ai surtout pris en compte ses expressions faciales, plus que ses propos verbaux, dans ma démarche diagnostique⁴ ». L'observation par le visuel, joue ici un rôle crucial dans la relation qui interroge la place accordée par la professionnelle et le professionnel à la personnalité psychique et psychologique de la ou du patient-usager. D'où parle le médecin et à qui parle-t-il ? Au patient-corps physique avec sa maladie ou bien à sa ou son patient-usager, une personne, avec qui il va co-construire une relation de soin lieu de représentation symbolique et de transfert-contre-transfert ?

Le parcours universitaire des médecins les forme à mémoriser du savoir, et la parole a alors pour fonction de situer le contexte de la transmission de ce savoir

⁴ L'EMSP utilise avec les individus patients-usagers la réglette : échelle des visages ProStrakan Oncologie, source Hicks CL, von Bayer CL, Spafford, van Korlaar I, Goodenough B. The Faces Pain Scale. Pain 2001 ; 93 :173-183.

(Attali et Mazabrard, 2015). Si la personne en face de lui n'est plus en mesure de s'exprimer, la ou le médecin peut encore, de son côté, parler pour reformuler sa parole. Le *feedback* sera lié à la nature de la maladie, et à son avancée. La ou le médecin regardera sa ou son patient-usager à travers son contexte, et c'est ce qu'elle ou il lui communiquera, sans prendre en compte les contextes de normes, d'enjeux, relationnels et de positionnements, engagés au sein de la prise en charge du patient-usager. Elle ou il l'éduquera sur sa maladie :

Ce que tous deux découvrent, ce ne sont pas les personnes du malade et du médecin, mais le rôle du malade et le rôle du médecin, joués par deux personnages. Il s'agit d'une véritable rencontre de scène. Peu importe la personnalité réelle de l'acteur, même si parfois elle transparait à travers le personnage : ce qui compte, c'est justement ce personnage. (Israël, 2007, p. 125).

En France, lorsque la communication verbale est devenue compliquée, le médecin de l'EMSP et son équipe prend alors le temps de la réflexion éthique (Basset, 2014) avec les équipes qui participent aux quotidiens de la prise en charge du patient-usager pour proposer à la famille la possibilité d'utiliser des médiations et des outils de communications.

La relation entre une personne malade et l'EMSP dépend avant tout de la motivation à construire des liens entre les membres de l'équipe et de leur appropriation de la culture palliative. Cette volonté de transmettre ces valeurs partagées, fait des personnes de l'EMSP Beaune, des médiatrices et médiateurs entre les partenaires de la prise en charge : « personne qui intercède, qui sert de lien, et pas forcément dans une situation conflictuelle » (De Cheveigné, 2000).

Nous constatons que de nombreuses prises en charge n'intègre pas d'orthophoniste. Le maintien de la parole du patient-usager semble moins important que son état physique. Pourtant, si la personne continue à pratiquer avec une ou un orthophoniste jusqu'à tardivement, la perte de la parole peut être retardée et la déglutition peut être maintenue. Lorsque l'état de santé de la personne se dégrade, la parole est bien souvent altérée, elle aussi, et il devient alors très compliqué pour les partenaires de la prise en charge, de répondre à cette parole. Cette réalité de terrain n'est que peu rapportée, pourtant, elle témoigne d'une pratique invasive de la part des professionnelles et professionnels de santé, mais aussi des proches qui ne veulent pas voir que très souvent, elles et ils parlent au nom de la personne malade et déposent, au sein de la prise en charge, des enjeux économiques, juridiques et relationnels qui ne concerne pas directement la ou le patient-usager.

À plusieurs reprises, nous avons observé lors de nos rendez-vous avec l'EMSP et les patients-usagers, que l'équipe répétait souvent les mêmes phrases : « Acceptez-vous la pose d'un cathéter ? », « Souhaitez-vous voir une psychologue ? ». Ces questions sont grammaticalement fermées et difficilement identifiables dans leurs constructions linguistiques par la ou le patient-usager. « Quand il y avait trop de paroles autour de lui, il devenait très agité, après, et non pendant », explique Madame P, la femme du patient. En effet, plus le patient-usager doit répondre à des questions fermées, moins on le stimule à faire des constructions verbales sophistiquées et plus vite il perd sa capacité à

formuler. Ce qui entraîne une perte du sens des mots et donc de sa compréhension des questions posées par les professionnelles et professionnels de l'EMSP.

Bien que ces questions soient fondamentales, leur quantité et leurs organisations grammaticales ne doivent pas focaliser l'attention de la ou du patient-usager ayant des troubles de la compréhension. Ce travail fait partie du rôle des personnes expertes des EMSPs.

La médiation implique un transfert symbolique. Ce concept de transfert identifie que chacune des parties entre EMSP et une ou un patient-usager accepte d'être transformée par l'autre et de l'Autre. Ce sentiment peut créer chez la ou le patient-usager un sentiment d'intrusion de l'équipe mobile, car chaque membre peut émettre un point de vue différent sur son parcours, sa qualité de vie, sa motivation à se projeter dans son parcours de soins. Les professionnelles et professionnels n'ont pas conscience du transfert symbolique (Reny, 2013) qu'elles et ils opèrent sur la ou le patient-usager, encore plus lorsque celle-ci ou celui-ci ne peut pas s'exprimer verbalement. Le regard soignant se trouve confronté dans son quotidien à la perte de l'autre, de celle ou celui qui lui répond. L'autre qui permet le dialogue est amené à disparaître progressivement par la perte du langage verbal, la perte du regard, puis la mort. Par réflexe et pour empêcher la sidération, la personne soignante va projeter sur l'individu patient-usager, l'Autre, afin de se protéger.

Les personnes soignantes véhiculent malgré elles une démarche médicale trop stricte :

La place des soins palliatifs au cœur de la crise culturelle qui sévit dans nos sociétés est bien, comme en témoigne leur rayonnement, de réintégrer la mort dans nos vies. L'exclusion de la mort et d'autrui de nos cultures modernes fait appel à un effort de réflexion bioéthique sur la démarche médicale scientifique dominée prioritairement par la pensée discursive. Il n'est pas question d'abandonner la pensée discursive, mais de l'utiliser à bon escient et de laisser conjointement la place à la pensée née de l'expérience de la vie (science de la vie) qui est la démarche bioéthique telle que la propose le philosophe Paul Ricœur. (Hacpille, 2015 p. 252).

Ce discours, répété et répété dans les congrès et colloques de soins palliatifs, enseigne aux équipes pluridisciplinaires de soins palliatifs que de leur pratique, naît leur expertise et fabrique un choix épistémologique qui n'est que peu débattu dans chaque EMSP localement. Elles expriment clairement dans leur discours « ne pas avoir le temps » pour se questionner (Martin et al. 2009) sur le support à utiliser pour transmettre la culture palliative. Ce discours, qui revendique la culture palliative sans avoir suffisamment de moyens mis à la disposition des EMSPs, vient se poser sur l'image de la ou du patient-usager qui ne peut plus communiquer verbalement.

Lors d'une visite au domicile de Monsieur P avec l'infirmière diplômée d'état (IDE) et le médecin de l'EMSP, nous avons entendu sa conjointe nous expliquer avoir souvent emmené son mari, très fragilisé par la maladie, en promenade dans les vignes. Nous n'avons pas noté cette habitude au moment de ladite rencontre. Nous pouvons même dire que l'infirmière, le médecin et nous-même

sommes passés à côté de cette information. Un an après le décès de Monsieur P, nous avons repris contact avec son épouse, sans l'EMSP de Beaune, afin d'avoir de ses nouvelles pendant le confinement dû à la pandémie de la Covid-19, précisément en avril 2020. Puis, lors du déconfinement en mai 2020, nous sommes allées nous promener ensemble à l'endroit qu'elle avait évoqué. La beauté et l'apaisement du paysage fut pour nous comme un électrochoc. Nous avons réalisé que nous étions passées à côté de l'essentiel. Nous ne savions même pas quels étaient les petits plaisirs de Monsieur P !

Comme l'explique la psychologue de l'EMSP,

Les rencontres avec le couple se faisaient à domicile tout au long de l'accompagnement, dans un climat convivial. L'accompagnement fut tout d'abord centré sur Monsieur P, avec une épouse plutôt en retrait, puis au fil des difficultés de communication de ce dernier, cette dernière a su prendre une place plus importante dans l'échange, au-delà du rôle de « traductrice interprète ».

Tout groupe peut être considéré sous l'angle où il est le moyen et le lieu d'un travail psychique qui fabrique des médiations entre l'espace psychique, les objets, les actrices et acteurs et les contextes qu'il contient (Kaës, 2010). Toutefois, le groupe de médiation qualifie une technique destinée à mobiliser explicitement des processus psychiques, des moyens ordonnés à une finalité. Dans ce cas, mettre en œuvre une « médiation » consiste à choisir et à utiliser un objet ou une activité (dessin, jeu, conte, atelier d'écriture, théâtre, chorale, la liste est quasi infinie) comme une action par l'intermédiaire duquel il est possible d'obtenir un certain effet de travail psychique chez les personnes qui

participent, ou pour établir en elles ou entre elles un certain type de relation (sociale, culturelle, politique). L'EMSP, à travers les médiations, souhaite obtenir de la ou du patient-usager ou de leurs proches une certaine représentation d'elles-mêmes ou d'eux-mêmes et une relation facilitée. C'est avec ce transfert qu'il émerge depuis peu l'identification d'une bonne ou d'une mauvaise personne malade (Boudier et al. 2012).

La nature de la relation entre les proches et la ou le patient-usager nous a invitée et poussée à créer du lien au travers de leurs présences, entre les professionnelles et professionnels et les malades. Si nous avons écouté madame P, sans transférer sur elle la maladie de son mari, nous aurions alors entendu que les promenades dans ce lieu avaient, pour Monsieur P, un sens particulier car elle nous a expliqué à notre retour que son mari était né dans un petit village visible depuis la promenade. Nous aurions pu proposer de réaliser des entretiens entre les professionnelles et professionnels de l'EMSP et le patient-usager dans ces moments privilégiés où il était stimulé par ces contextes qu'il connaissait et qui lui étaient familiers afin d'actionner un changement permettant une meilleure circulation info-communicationnelle.

La communication par les médiations de l'art

La « Communication comme médiation renvoie à l'« inter » (en latin: « com » = *cum* = avec, et « med » = *medius* = moyen), mais l'un plutôt vers le « tiers » et l'autre plutôt vers le lien; le premier serait donc orienté par le « faire avec » et le deuxième par le « faire selon ». Les deux semblent synonymes et pourtant nous les distinguons, théoriquement et dans les usages » (Régimbeau, 2006, p. 36)

Cette définition vient apporter une précision capitale dans le rapport à l'accompagnement que peuvent avoir certaines EMSPs: Est-ce que l'EMSP de Beaune fait avec la ou le patient-usager et sa famille ? Ou est-ce que l'EMSP de Beaune accompagne la ou le patient-usager et sa famille ? L'enjeu des contextes et des valeurs construit l'identité d'une EMSP et de sa culture palliative.

Faire avec et faire selon sont avant tout une question de rythme (Eustache et al. 2010). Les personnes atteintes par une maladie qui touche le cerveau (cancer au cerveau, maladies neuro évolutives) perdent peu à peu l'usage de la parole. Pour les équipes soignantes, cela commence par un « manque du mot » qu'elles décrivent lors des temps de transmissions intra-équipes, mais cette nomination vient donner du sens à une angoisse. La perte du lien marqué par une déconstruction et un désapprentissage du langage verbal que nous pourrions nommer langage médian. Ce codage/décodage de la parole pleine s'oriente vers une parole à la lettre, c'est-à-dire une parole signifiante. Derrière le manque du mot peut également se cacher la perte du signifié. La personne cherche un mot qui au fil de certaines maladies (Glioblastome, Alzheimer,

Korsakoff...) perd également son sens. Les fonctions du langage proposées par Jakobson (1960) permettent d'identifier que la personne est déjà en grande difficulté par la perte du code (fonction métalinguistique) linguistique.

L'étape suivante est souvent l'arrêt brutal de l'écriture, celle-ci est très peu identifiée par les proches et les personnes soignantes que nous observons avoir pris l'habitude d'écrire à la place de la ou du patient-usager. Elle marque la fin d'une étape, celle de l'indépendance info-communicationnelle et la perte du médium :

On le rencontre au pluriel, sous une forme française (« médiums ») transformant l'orthographe latine, comme pour média (« médias »). Même s'il peut prêter le flanc à de petites ironies sur sa connotation « voyante » (!), il demeure le plus approprié pour signifier à la fois le véhicule d'une inscription, son support et son moyen de diffusion. [...] Un médium est ainsi le vecteur d'une information, synonyme parfois de support et parfois reflétant une notion plus affinée : ainsi le papier sera le support du médium livre ou affiche, le numérique le support du médium dévédérom ou du médium photographie, etc. (Régimbeau, 2006, p. 28).

C'est aussi la fin d'une communication contextualisée pour la ou le patient-usager : D'où je parle ? Même si la maladie rend confus les propos de la personne, l'écriture signale l'émetteur et ses contextes de normes, d'enjeux, de positionnements et de relations (Mucchielli, 2006). Avec la perte de l'écriture, le contexte comme fonction dénotative ou référentielle n'arrive plus à se construire, il n'a plus la matière pour le contenir.

Nous avons, pendant la prise en charge de Monsieur P, proposé d'accompagner la rythmicité de la voix des personnes participant au parcours de soins en leurs suggérant de ralentir le tempo de leur débit verbal et de descendre l'intonation de leur voix dans les graves.

« Le travail du thérapeute est d'amener le patient d'un état où il ne peut plus jouer, à un état où il est capable de le faire. » (Winnicott, 1975, p.55). Nous avons proposé, lors d'une visite avec une des IDE de l'EMSP, d'utiliser une syntaxe simplifiée (sujet, verbe, complément) lors de ces échanges avec un monsieur atteint d'un glioblastome. Monsieur M est à un stade très avancé, il est en hospitalisation dans un petit hôpital, accompagné par l'EMSP. L'équipe demande notre intervention dans le cadre d'une observation participante complète, car Monsieur M communique très difficilement. L'IDE met en place le protocole que nous lui proposons durant son entretien avec le malade : lumière tamisée, extinction de la télévision, tempo de la voix lent et grave, accompagné de gestes suramplifiés. L'IDE obtient alors des réponses claires, notamment sur l'intensité de la douleur ressentie par Monsieur M et un salut de la main pour se quitter.

Cette rythmicité du son de notre voix pose les limites de la perception, des sensations ressenties. La complexité de l'identité du patient-usager ne nous permet pas de tout connaître de sa nature :

On se rappelle qu'il n'y a pas une seule bande sonore, mais au moins trois groupes, paroles, bruits, musiques. Peut-être même faut-il distinguer un plus grand nombre de composantes sonores : les bruits (qui isolent un

objet et s'isolent les uns des autres), les sons (qui marquent des rapports et sont eux-mêmes en rapport mutuel), les phonations (qui découpent ces rapports, qui peuvent être des cris, mais aussi de véritables « jargons », comme dans le burlesque parlant de Chaplin ou de Jerry Lewis), les paroles, la musique. Il est évident que ces différents éléments peuvent être en rivalité, se combattre, se suppléer, se recouvrir, se transformer (Deleuze, 1985, p. 304).

Comment sommes-nous en mesure d'interpréter les sons émis par le patient-usager ? Il existe plusieurs sortes de sons : le premier est l'impact sonore, c'est un son discursif qui fait irruption. Il est perçu comme une intrusion dans les représentations imaginaires (Torgue, 2012). Le deuxième son a un effet de réverbération. La vibration sonore provoquée par la réverbération coupe la concentration de la personne de l'environnement et de ses propres représentations. Elle est propulsée dans une sensation aliénante. Toutes les musiques ne sont donc pas bonnes à écouter pour une personne malade, tout dépendant des contextes et de la personne médiatrice accompagnante. Le troisième son est le son passeur qui ouvre un dialogue, un espace de la représentation et donne accès à l'environnement et au lieu (Cauquelin, 2006). Sans rompre l'interdit de la parole verbale, il permet l'accès à l'information. C'est un son porteur de sens qui, lorsqu'il est atténué ou retiré, comme avec le casque audio, peut créer une véritable source d'angoisse ou déconnecter totalement la personne de ce qu'elle vit. Ce son permet l'ouverture aux jeux symboliques pour les personnes malades, qui sont ordinairement endormis dans leur quotidien. Il est une construction sémantique de son contextualisé avant l'accès à la parole et qui provoque des sensations pour celui qui les entend.

La structure musicale est fondée sur l'intervalle entre deux sons, dans le temps (la pulsation, le rythme, la mélodie), comme aussi dans l'espace (la simultanéité sonore, la polyphonie, la polyrythmie et l'harmonie). Or l'intervalle entre deux sons est une métaphore de la relation. Déjà l'accordage entre deux sons : de la juste fusion à l'espace reconnu d'un intervalle (codé) de seconde, de tierce etc. (Lecourt, 2010, p. 37)

Les sons communicants par le rythme participeront à la création d'un nouveau langage, efficace lorsque l'expérience de la perte de la parole est partagée dans un cadre et un temps défini au travers d'outils contre-transférentiels comme le son de notre voix ou des instruments de musique. Nos observations nous permettent de penser qu'il s'agit d'un processus de désapprentissage de la parole pleine, ce qui crée une destruction créatrice. La ou le malade a besoin, pour communiquer, d'être contenu dans un dispositif d'attachement (Robin, 2013) relationnel où le jeu offre la possibilité du changement/de la création/de la rêverie dans une temporalité et un objectif thérapeutique déterminé au préalable avec la personne malade et les équipes soignantes.

En fin de vie, toutes les médiations (Gérard Régimbeau, 2006) ne s'utilisent pas de façon systématique. Tout protocole d'intervention doit être décrit au préalable, en plus d'un objectif thérapeutique établi avec l'équipe soignante, ainsi qu'un compte rendu de cet échange. Ces éléments sont les garants d'une communication-médiation équilibrée de la part de la personne soignante et sans surinvestissement contre-transférentiel.

Au cœur de nos observations participantes actives et complètes lors de nos visites à domicile avec une IDE de l'EMSP, tout n'est pas concentré uniquement

sur ce qui est fait, mais aussi sur le bruit sonore, musical. Plus on avance dans le temps, plus on va vers une musicalité. Ces visites à domiciles sont l'endroit où l'espace semble libérer l'expression créative grâce à l'intermédiaire des différents médiums proposés. Il interroge l'expression dans une visite à domicile lorsque la parole signifiée n'existe plus et questionne aussi la place prise par la professionnelle ou le professionnel dans la création de ce lien de communication par l'art. C'est dans cette visite que va venir s'inscrire l'expression créative de la personne malade. Notre rencontre avec la professionnelle ou le professionnel et la personne malade est possible grâce à ce lieu.

Cette rencontre est soutenue également par le médium accessible à la personne sur lequel va venir s'inscrire, si elle le souhaite et à cette condition seule, l'expression du vivant. Monsieur O a une maladie neuro-évolutive, sa diction et sa déglutition sont devenues très compliquées, pourtant, lorsque nous faisons intervenir un musicien à son domicile en présence ponctuelle de son aide-soignante, monsieur O chante, par cœur et en respectant le rythme, les chansons de Georges Brassens jouées par le musicien. Ces expériences ont permis à son aide-soignante, de comprendre que suivant son humeur, monsieur O s'exprimait différemment.

Les arts, par l'expression créative qui leurs sont propres, ouvrent le champ des possibles à la représentation symbolique nécessaire à chacun. Qui je-suis ? D'où je parle ? Nos observations participantes nous permettent d'émettre

l'hypothèse que les personnes atteintes de maladies graves se posent quotidiennement ces questions.

Madame P nous explique que son mari avait, pendant environ trois mois, un an avant son décès « subitement trouvé un intérêt à l'écriture, alors qu'il n'aimait pas écrire ». En art-thérapie contemporaine, il n'est pas autorisé de dévoiler le travail artistique des personnes suivies par respect pour le contenu symbolique. Nous l'avons donc décrite d'un point de vue purement esthétique. Il s'agit d'une écriture saccadée, les boucles des voyelles ne sont plus arrondies mais construites de traits assemblés, les minuscules et les majuscules sont mélangées. A certains endroits il y a des rayures, des hachures, les mots sont entrecoupés de points presque griffonnés, un scotch épais recouvre un mot, et un dessin redouble le sens du mot inscrit juste à côté

Nous avons mis en place, dès le début de nos recherches, l'élaboration d'un schéma d'intrusion réalisé avec monsieur P mais peu de personnes sont en mesure de le réaliser. Sur les 15 patientes et patients suivis, seulement trois sont en capacité de s'exprimer à partir d'objet intermédiaire (CAA) de leur prise en charge. Et aucune personnes n'a été en mesure d'exprimer cette prise en charge par un schéma, ce qui signifie qu'elles n'ont plus la capacité réflexive sans doute lié à leur perte en psychomotricité à se représenter l'action de leur prise en charge : la mise en schéma par la patiente ou le patient lui permettrait pourtant d'être à l'initiative de son propre système de représentation.

Conclusion

La communication d'une ou un malade peu ou non communicant verbalement est encore trop peu étudiée. Les personnes soignantes de l'EMSP de Beaune dans leurs quotidiens sont amenées à vivre des situations où l'urgence temporelle et organisationnelle appelle une réponse immédiate et où l'action peut proposer un changement des comportements par l'utilisation des médiations de l'art à travers la construction d'objets intermédiaires (CAA). Leur connaissance sur la communication non verbale par les médiations de l'art ne doit pas être mise en retrait par rapport à leur pratique du soin. La communication doit accompagner une rencontre dont le langage par les objets intermédiaires (CAA), comme support, doit être choisi par la personne malade pour qu'elle s'investisse dans la relation. Les difficultés économiques, d'emploi du temps et de « faisant fonction » (Divay, 2018) rencontrées aujourd'hui dans les structures hospitalières envahissent la relation. Pour que le patient-usager ait sa place, il est important de lui laisser sa chance de s'exprimer.

Au-delà du cadre, c'est bien ici de l'Autre dont il est question. L'Autre, différent qui vient nous parler une langue qui accède directement à notre ressenti et à notre intimité. Parler sans contenance, sans certitude, nous renvoie à l'enfant vulnérable que nous avons en nous, dans une société où le langage non verbal reste encore l'accès à l'autre le plus directement possible. Au vu de nos résultats de recherche, nous émettons l'hypothèse que la communication entre l'équipe

mobile de soins palliatifs de Beaune et une ou un patient-usager peu, ou non communiquant oralement, ne peut se produire qu'au sein d'une situation où les contextes de chacune des personnes participantes sont clairement identifiés et où les nœuds info-communicationnels sont détournés par l'action d'une communication-médiation coconstruite à partir d'objets intermédiaires, fruits d'une méthodologie de *Design Thinking*.

Références

- Attali, C. et Mazabrard, P. (2015). Du médecin savant au médecin compétent. Une analyse des limites du modèle paternaliste en médecine générale. Commentaire. *Sciences sociales et santé*, 33(4), 67–72.
- Anzieu, Didier. (1995). *Le moi-peau*. Psychismes, Paris : Dunod.
- Barbier, R. (1996). *La Recherche action*. Paris, France : Anthropos.
- Bernard, F. (2007). Communication engageante, environnement et écocitoyenneté: un exemple des « migrations conceptuelles » entre SIC et psychologie sociale. *Communication et organisation*, 31, 26–41.
- Bion, W. (1979). *Aux sources de l'expérience*. Paris, PUF.
- Boudier, F., Bensebaa, F. et Jablanczy, A. (2012). L'émergence du patient-expert : une perturbation innovante. *Innovations*, 39(3), 13–25.
- Brun, A. (2011). *Les médiations thérapeutiques*. Toulouse, France : Éditions Érès.
- Carré, D. (2002). La régulation sociale de la diffusion des techniques d'information et de communication. Approche socio-politique et problématique communicationnelle, Mémoire en vue de l'habilitation à diriger des recherches, Université Stendhal, Grenoble 3.
- Cauquelin, A. (2006) *Fréquenter les incorporels : contribution à une théorie de l'art contemporain*. Paris, France : Presses universitaires de France.
- Cauquelin, A. (2010). Parler du lieu. *Communications*, 87(1), 77–84.
- Cléau, H. (2012). Victor Larger, Le médecin et le patient. Éthique d'une relation. *Lectures*.
- Colignon, M. (2012). L'art-thérapie est-il dangereux? *Le Journal des psychologues* 295(2), 52-55.
- Côté, V., Bélanger, L et al (2017). Le design au service de l'expérience patient. *Sciences du Design*, 6(2), 54-64.
- Deleuze, G. (1985). *L'image-temps*. Collection « Critique », 2. Paris : Editions de Minuit.
- Divay, S. (2018). La nouvelle fabrique de la carrière des cadres de santé à l'hôpital : entre réglementation et cooptation. *Sciences sociales et santé*, 36(1), 39–64.
- Fleury-Vilatte, B. (2002). Suzanne de Cheveigné, L'environnement dans les journaux télévisés. Médiateurs et visions du monde. *Questions de communication*, (1). Paris, France : CNRS Éd.

- Hacpille, L., Aubry, R. et al. (2016). *Accompagner : Trente ans de soins palliatifs en France*. Paris : Demopolis.
- Israël, L. (2007). Le colloque singulier. In *Le médecin face au désir. Hypothèses*. Toulouse, France: ERES, 125–34.
- Jakobson, R. (1960). *Linguistics and Poetics in Style in Language*. *Place of publication not identified* : Mit Press.
- Kaës, R. (2010). Le sujet, le lien et le groupe. Groupalité psychique et alliances inconscientes. *Cahiers de psychologie clinique*, 34(1), 13-40.
- Lechevalier, B., Eustache, F. et al. (2013). *Le cerveau musicien : Neuropsychologie et psychologie cognitive de la perception musicale*. Bruxelles: De Boeck Supérieur.
- Lecourt, E. (2010). Le son et la musique: intrusion ou médiation? *Le Carnet PSY*, 142(2), 36-41.
- Martin, C., Grouille, D. et Terrier, G. (2009). Esthétique et temps en soins palliatifs. *InfoKara*, 24(3), 147–50.
- Martin, I., Aubry, R. et al. (2016). *Accompagner : Trente ans de soins palliatifs en France*. Paris, France : Demopolis
- Meunier, J.- P. (1994). Méthaphore (I). *Recherches en Communication* 1(1), 214.
- Miège, B. (2004). *L'information-communication, objet de connaissance*. Collection Médias-recherches. Bruxelles: [Paris]: De Boeck; INA.
- Mino, J.-C. (2007). Entre urgence et accompagnement, les équipes mobiles de soins palliatifs. *Sciences sociales et santé*, 25(1), 63–91.
- Mucchielli, A. (2006). *Etudes des communications : le dialogue avec la technologie*. Paris, France : Armand Colin.
- Régimbeau, G. (2006). *Le sens intermédiaire: recherches sur les médiations des images et de l'art contemporain*. Mémoire, Paul Sabatier- Toulouse 3.
- Reny, J. (2013). Les aspects corporels du contre transfert et l'engagement du corps du thérapeute en soins palliatifs. *Champ psy*, 63(1), 103–17.
- Rialle, V., Rumeau, P. et al. (2014). Chapitre 8. Télémédecine et gérontechnologie pour la maladie d'Alzheimer : nécessité d'un pilotage international par l'éthique. *Journal International de Bioéthique*, 25(3), 127–45.
- Robin, D. (2013). Pour une théorie psychanalytique de l'attachement : Ce que l'observation des singes apprend au psychanalyste: l'archaïque et le pulsionnel. *Le Coq-héron*, 215(4), 50-68.

- Sierra Blas, V. (2016). *Paroles orphelines : Les enfants et la guerre d'Espagne*, préface d'Anne-Marie CHARTIER, traduction de Christine RIVALAN GUÉGO et Raquel THIERCELIN-MEJÍAS. Rennes, France: Presses universitaires de Rennes.
- Torgue, H. (2012). *Le sonore, l'imaginaire et la ville : de la fabrique artistique aux ambiances urbaines*. Logiques sociales. Paris: Harmattan.
- Viard, P. (2017). Le soin-communicant. Un espace de médiation en vue de la construction d'une professionnalité soignante. *Communication & Organisation*, 51(1), 141–56.
- Winnicott, D. Woods, et Monod, C. (1999). *Jeu et réalité: l'espace potentiel*. Paris, France : Gallimard.

COMMUNICATION NON VERBALE ET DÉTECTION DU MENSONGE : UNE CONVERSATION ENTRE TROIS JEUNES CHERCHEURS

Vincent Denault, Hugues Delmas et Mircea Zloteanu

Dans cette conversation animée par Vincent Denault de l'Université McGill (Montréal) avec Hugues Delmas de l'École Pratique des Hautes Études (Paris) et Mircea Zloteanu de l'Université Kingston (Londres), les trois jeunes chercheurs qui travaillent sur la communication non verbale et la détection du mensonge partagent leurs réflexions sur les limites de la recherche sur ces sujets, ainsi que sur les difficultés associées au dialogue entre chercheurs et praticiens.

Vincent : D'abord, merci, Mircea. Merci, Hugues, d'avoir accepté cette invitation à avoir cette conversation avec moi. Vous menez tous les deux des recherches sur la communication non verbale. Il y a une grande quantité de connaissances sur ce sujet. Mais que savons-nous aujourd'hui que nous ne savions pas lorsque la recherche sur la communication non verbale, telle que nous la connaissons maintenant, a commencé dans les années 1960 ?

Mircea : Nous savons maintenant que nous ne savons que peu de chose. Et ce que nous pensons savoir est probablement incorrect. Par exemple, il y a des débats animés sur la façon dont nous devrions définir les émotions ; des débats qui ne sont pas nouveaux et dont les chercheurs discutent depuis très longtemps. Les émotions ne sont pas bien définies. Plusieurs chercheurs qui étudient les expressions faciales peuvent en réalité référer à des phénomènes

complètement différents. Or, cette question est fondamentale pour l'ensemble de notre champ de recherche. Comme l'a mentionné Jim Russell, les définitions des émotions font souvent appel à des définitions folkloriques. Parle-t-on d'une sorte de programmation innée ? Parle-t-on d'une sorte de comportement appris ? Parlons-nous d'une constellation de choses différentes que nous appelons « émotions » par commodité ? Les différentes émotions ont-elles des frontières entre elles ? Se chevauchent-elles ? Une émotion peut-elle se transformer en une autre, ou s'agit-il d'une question de co-activation ? C'est ce que les chercheurs sur les expressions faciales négligent souvent lorsqu'ils se réfèrent simplement aux « émotions ».

Hugues : Je suis d'accord avec l'opinion de Mircea, et plus largement avec l'interprétation des expressions faciales. Sont-elles des manifestations d'émotions, comme le suggère la théorie des émotions de base, ou des manifestations d'intentions sociales, comme le suggère la vision de l'écologie comportementale ? Et l'incertitude sur la définition des émotions entrave les développements de la recherche pour comprendre les configurations faciales. Peut-être qu'une chose que les chercheurs savent bien faire à l'heure actuelle est de décrire les expressions faciales par leurs contractions musculaires, mais il y a un long chemin entre la description et l'interprétation.

Vincent : Je suis d'accord. La définition des concepts est fondamentale pour la recherche. Je rencontre le même problème lorsque des chercheurs utilisent indifféremment l'évaluation de la crédibilité et la détection du mensonge, ce

que je trouve problématique. Car ces termes ne sont pas synonymes. Mais quel est l'impact de ce problème sur votre travail ? Comment faites-vous pour résoudre ce problème ?

Mircea : Ce que j'essaie de faire, dans mes recherches, c'est d'être très spécifique avec ma terminologie et mon opérationnalisation, avec les mots que j'utilise, afin que les personnes qui lisent mes recherches comprennent ce dont je parle et ce dont je ne parle pas. Je ne fais que des hypothèses que je trouve pertinentes et nécessaires pour mener mes recherches, mais là encore, d'autres personnes peuvent utiliser des hypothèses différentes, donc en étant explicites, nous pouvons comprendre si nous faisons référence à des phénomènes similaires ou différents. Par exemple, je parle maintenant de recherche sur le « jugement de véracité », plutôt que de recherche sur la détection du mensonge, car je pense que c'est un peu plus précis pour ce que je fais.

Hugues : Avoir une terminologie précise et bien la définir fait partie de l'activité de recherche. Et lorsqu'un chercheur devient spécialiste d'un domaine, il acquiert des subtilités de vocabulaire qui viennent souvent avec des concepts associés. Je dirais que les difficultés commencent lorsque nous communiquons avec des personnes qui ne sont pas spécialistes du domaine, qu'elles soient chercheurs ou non. Un exemple que je trouve particulièrement révélateur au regard de mon expérience concerne les micro-expressions. Dans le contexte de la recherche, lorsque nous parlons de micro-expressions, nous faisons référence aux mouvements du visage qui durent moins de 500 ms. Il s'agit donc d'un

sous-ensemble des études sur les expressions faciales. Cependant, il est courant que le mot micro-expressions soit utilisé pour désigner les expressions faciales de manière plus générale, dans les médias par exemple. Cela peut donc prêter à confusion.

Vincent : Comme vous le dites, la recherche implique des nuances, des nuances que les chercheurs eux-mêmes ont parfois du mal à gérer. Alors comment se sent-on, en tant que chercheur, lorsque des affirmations non fondées, démontrées fausses ou pseudoscientifiques, sans aucune nuance, sont largement diffusées dans les médias traditionnels et sociaux ?

Mircea : Je comprends que ce qui est diffusé à la télévision doit être bref, dramatique et assez concret, donc c'est souvent très binaire, soit cette expression faciale ou ce geste signifie quelque chose, soit il ne signifie pas. Mais je trouve que c'est très problématique parce que cela fait partie des stéréotypes que les gens développent sur la communication non verbale, et quand de telles choses sont prises au sérieux, cela peut avoir des impacts énormes dans la vraie vie. Par exemple, de nombreuses sociétés de sécurité essaient de déterminer, sur la base de votre comportement, si vous êtes une personne dangereuse, si vous avez de mauvaises intentions, toutes ces choses qui sont empiriquement impossibles à faire. Mais même s'ils créent de beaux outils sophistiqués avec de beaux graphiques, cela ne signifie pas que leur technologie fonctionne. Beaucoup de gens ne comprennent pas que ces

machines sont fondamentalement défectueuses. Mais les gouvernements investissent des millions dans ce genre de choses.

Vincent : Et dans un contexte de sécurité, les conséquences peuvent être graves. Sans compter que si ce sont les machines qui décident, les personnes qui les opèrent peuvent baisser leur garde et ignorer des menaces qu'elles auraient normalement remarquées. Et des individus pacifiques peuvent être jugés de manière inexacte sans que personne ne prenne ses responsabilités.

Mircea : Exactement ! Prenons la sécurité des frontières. Moi, en tant qu'agent, je ne vous juge pas comme une personne dangereuse, c'est la machine qui le fait ! La machine m'enlève, pour ainsi dire, toute responsabilité. La machine est présentée à tort comme un outil objectif et impartial qui ne se soucie pas de vous, qui ne sait pas qui vous êtes. Donc si la machine vous considère comme dangereux, alors moi, en tant qu'agent, je vais juste faire ce que la machine me dit de faire. Je perds mon agentivité, je n'ai aucune responsabilité. Si la machine se trompe, c'est la faute de la machine, pas la mienne.

Hugues : C'est vrai ! Et comme Mircea le mentionne, ce qui est le plus problématique, c'est lorsque les gens peuvent considérer que ce qu'ils ont vu à la télévision est basé sur de la connaissance scientifique, alors qu'en réalité, ce n'est pas nécessairement le cas. Parce que si les gens veulent utiliser dans leur vie quotidienne ce qu'ils voient à la télé, sans aucune conséquence, cela ne regarde qu'eux, mais quand il s'agit de sécurité, c'est différent. Il y a des

implications juridiques et sociales à ce que des personnes en position de pouvoir utilisent des pseudosciences.

Vincent : Je suis d'accord. Et ce qui est malheureux, c'est que les idées fausses sur la communication non verbale sont extrêmement courantes. Et quand il s'agit de la détection du mensonge, nous avons l'impression que c'est encore pire. Puisque vous travaillez tous les deux sur ce sujet, pouvons-nous régler la question, une fois pour toutes ? Dans les interactions en face à face, peut-on détecter les mensonges sur la base du comportement non verbal ?

Hugues : La détection des mensonges est plus compliquée que ce que l'on croit généralement. Il n'existe pas d'indices de tromperie fiables, ni d'expressions faciales permettant de détecter les menteurs lorsque nous leur parlons. Vous ne pouvez pas détecter la tromperie en regardant des indices faciaux spécifiques. Et même si vous regardez plusieurs comportements, c'est également difficile. C'est pourquoi les praticiens se tournent vers des techniques d'entretien fondées sur des données probantes, vers des façons stratégiques d'interroger les suspects plutôt que de se concentrer sur des micro-expressions spécifiques, des gestes, la dilatation des pupilles, et ainsi de suite. Il en va de même pour les indices linguistiques. Comme la recherche sur la détection des mensonges à l'aide de mots nécessite des transcriptions et des techniques de codage, essayer de se concentrer sur des indicateurs linguistiques pour détecter les mensonges dans une interaction en face à face n'est pas plus réaliste.

Mircea : Exactement. Il est beaucoup plus adéquat de se concentrer sur les entretiens, en essayant de faire parler les gens autant que possible. Lorsque les suspects fournissent une grande quantité d'information, peut-être que certaines sont fiables, peut-être pas, mais au moins nous en avons, et l'information peut ensuite être corroborée par d'autres sources. Et je pense qu'il vaut mieux disposer de plus d'information que d'essayer de forcer une réponse spécifique, que de s'appuyer sur la pseudoscience, et je pense qu'il faut également tenir compte des considérations éthiques. Peut-être que les praticiens qui utilisent ou qui font la promotion de pseudoscience agissent de bonne foi, peut-être qu'ils pensent que leurs « techniques » sont confirmées par la science, et peut-être qu'ils pensent que les gens pourraient utiliser leurs « techniques » pour améliorer leur précision à détecter les menteurs, mais c'est comme les gens qui se disent clairvoyants. Ils peuvent sincèrement penser qu'ils aident, mais nous savons que ce n'est pas le cas et qu'ils sont plus susceptibles de faire perdre du temps, de mobiliser des ressources et de donner de faux espoirs aux gens.

Hugues : L'accent doit en effet être mis sur la collecte d'informations, et non sur la détection des mensonges, et c'est ce que suggèrent les techniques d'entretien fondées sur des données probantes. Les informations recueillies peuvent ensuite être vérifiées, par exemple avec des images de vidéosurveillance ou des témoins. Cette méthode est très proche de ce que font actuellement les forces de l'ordre dans plusieurs juridictions. Et c'est une façon de combler le fossé entre la science et la pratique. Si certaines « techniques » peuvent ignorer les connaissances scientifiques, la recherche montre également que d'autres

techniques méritent d'être utilisées. Sans compter que la recherche d'indicateurs de mensonge peut être très éloignée de ce que font les policiers au quotidien. Ils n'ont pas besoin d'indicateurs non verbaux pour résoudre une enquête, ils ont besoin de preuves. Les chercheurs devraient être plus conscients des besoins des praticiens. Il en résulterait des recherches ayant une plus grande validité écologique.

Vincent : Mais si des praticiens viennent vous voir, convaincus qu'il est possible de détecter des mensonges dans une interaction en face-à-face en utilisant des expressions faciales et des gestes, comme dans la série télévisée *Lie To Me*, alors qu'en fait la recherche montre très clairement que des indices semblables au nez de Pinocchio n'existent pas, que pouvez-vous leur dire alors ?

Hugues : Je pense qu'il est normal que les praticiens aient des attentes, car ils veulent des réponses. Et si leurs sources d'information sur le mensonge sont des formations pour interpréter des signaux non verbaux, c'est ce que les praticiens vont retenir, et comment les blâmer ? Toutefois, s'ils connaissaient l'état de la science, ils comprendraient que la question est beaucoup plus compliquée que ce qu'ils ont appris. Mais bien sûr, nous voudrions leur dire d'arrêter, de ne pas tirer de conclusions hâtives sur la base de signaux non verbaux et de ne pas s'engager dans cette voie. Mais en fin de compte, peut-être que les chercheurs peuvent simplement inviter les praticiens à prendre du recul, à voir le comportement non verbal avec un regard moins naïf et à s'informer des

connaissances publiées dans des revues scientifiques depuis des décennies par une communauté mondiale de chercheurs.

Mircea : Que dirais-je aux praticiens ? Je leur dirais qu'ils verront ce qu'ils cherchent. Et cela est un problème. Mais je pense que c'est la meilleure chose à dire en ce qui concerne les signaux non verbaux, parce qu'il est très probable que le jugement des praticiens soit teinté par une forme de biais de confirmation ou qu'ils deviennent plus méfiants envers les autres. Il en résultera que les praticiens interpréteront le comportement non verbal des autres pour l'adapter à leurs présupposés. C'est pour ça que d'habitude, j'oriente les praticiens loin des signaux non verbaux.

Vincent : Pour les praticiens qui ont longtemps cru à des affirmations non fondées, démontrées fausses ou pseudo-scientifiques, cette réponse pourrait être insatisfaisante. Ils pourraient dans ce cas s'interroger sur les fonctions des comportements non verbaux, en tenant compte des nuances et des incertitudes documentées par la recherche. Que doivent-ils retenir à ce sujet ?

Mircea : Les praticiens doivent se rappeler que certaines expressions faciales, certains gestes, toutes ces choses sont aussi des signaux sociaux. Ils ont une fonction de communication. Tout n'est pas comme Darwin l'a suggéré. Les expressions faciales ne sont pas nécessairement quelque chose que nos ancêtres avaient comme réaction automatique en réponse à des stimuli externes, puis, avec le temps, d'autres personnes de leur groupe social ont

compris - ou décodé - leur signification cachée. Parfois, il peut s'agir de cela. Mais dans d'autres contextes, nous avons le contrôle total ou, du moins, il y a une sorte d'objectif à l'affichage de ces signaux faciaux pour communiquer, comme une sorte de dispositif de communication rudimentaire avec notre corps et notre visage pour ne pas avoir à tout verbaliser, et les gens en tiennent compte. Les signaux non verbaux peuvent être dus au fait que vous essayez de communiquer. Parfois, c'est parce que votre corps répond à un stimulus, certes, mais c'est peut être autre chose, ou même tout ça.

Vincent : Mais pour les praticiens qui, d'une part, se voient proposer des séminaires pseudoscientifiques sur la manière de « détecter » les mensonges et de « lire » les signaux non verbaux, et qui, d'autre part, se voient présenter l'état de la science sur la communication non verbale, dans toute sa complexité, et qui, en plus, se font dire que les croyances qu'ils ont sont erronées, cela peut être très frustrant.

Mircea : Je comprends parfaitement ce niveau de frustration, et tout ce que je peux dire, c'est qu'il doit y avoir davantage de liens créés entre les praticiens et les chercheurs. Les chercheurs devraient essentiellement suivre les praticiens pour voir ce qu'ils font. Nous essayons de les aider, donc nous devrions écouter ce qu'ils veulent. Nous pouvons ensuite leur dire ce que nous pouvons faire et ce que nous ne pouvons pas faire, et les connaissances devraient être construites de cette manière. La connaissance et l'éducation sont importantes, mais nous ne pouvons pas tout faire avec des données. Mon approche serait

d'essayer de communiquer et d'écouter davantage. Essayons d'échanger davantage les uns avec les autres. Ces échanges doivent être à la base de la recherche, et pas seulement une question d'image publique.

Hugues : Il est difficile d'abandonner des croyances qui s'avèrent erronées. Cela peut prendre du temps, et il peut être inconfortable pendant un certain temps de savoir que nos croyances passées étaient erronées, mais je dirais que parfois, c'est le chemin nécessaire pour évoluer et acquérir des connaissances qui sont scientifiquement plus fiables. Par ailleurs, en ce qui concerne les comportements non verbaux, les théories actuelles peuvent être contradictoires entre elles pour expliquer les mêmes phénomènes. Il est possible qu'elles capturent chacune une partie de la réalité tout comme il est possible qu'elles n'expliquent pas toutes la réalité. Ainsi, en l'état actuel des choses, nous devons garder à l'esprit que nous devons être nuancés dans notre interprétation des comportements et faire preuve d'humilité au sujet des connaissances que nous possédons.

Vincent : Qu'en est-il du grand public ? Parce que si le grand public est attiré par des affirmations non fondées, démontrées fausses et pseudoscientifiques, n'y a-t-il pas une certaine responsabilité sur les épaules des chercheurs qui, pendant longtemps, n'ont pas valorisé la diffusion des connaissances en dehors du milieu universitaire, ou ne l'ont pas fait en utilisant un langage clair accessible à tous ?

Mircea : Il existe toute une industrie liée à la formation au « langage corporel ». Nous devons donc faire très attention à la manière dont nous présentons la recherche, en particulier à la nouvelle génération de chercheurs, et nous devons mesurer nos mots très soigneusement. Surtout lorsque nous essayons de dialoguer avec des personnes extérieures au monde universitaire, lorsque nous essayons de communiquer notre travail. Parce que parmi nous, les chercheurs, nous comprenons des détails que d'autres peuvent ne pas comprendre. Je sais ce que mes collègues veulent dire, et mes collègues savent ce que je veux dire. Vous comprenez les tailles d'effet, les intervalles de confiance, et ainsi de suite. Mais le grand public le comprend-t-il ? Probablement pas toujours. Mais un séminaire qui dure trois heures vous donnera-t-il suffisamment d'informations pour devenir un expert en recherche sur les émotions ? Probablement pas. Mais le grand public peut le croire.

Hugues : Les formations à la détection du mensonge et à la communication non verbale basées sur des connaissances pseudoscientifiques sont très répandues tant chez les praticiens qu'auprès du grand public. Une des raisons pourrait être le manque de formation basée sur des connaissances scientifiques à jour. C'est là que les chercheurs peuvent s'interroger sur leur rôle. Doivent-ils se contenter de mettre en lumière les pratiques douteuses sans proposer des formations alternatives ? Doivent-ils proposer des formations aux professionnels pour offrir une alternative aux autres formations ? Doivent-ils faire les deux ? Chaque chercheur aura sa propre position. Cependant, s'ils n'agissent pas, les

chercheurs portent une part de responsabilité dans la prolifération des formations pseudoscientifiques.

Cette conversation a été éditée pour des raisons de longueur et de clarté.